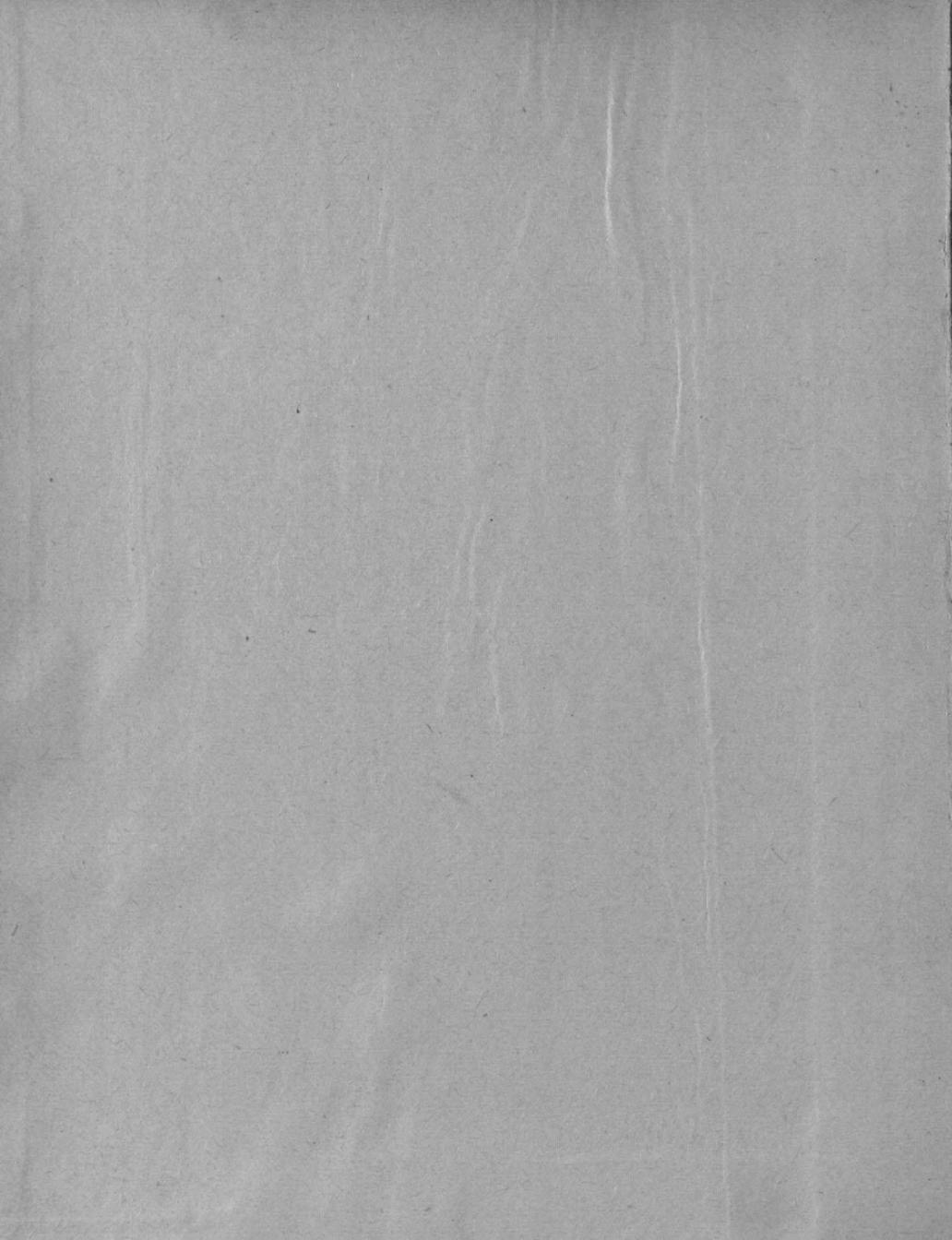
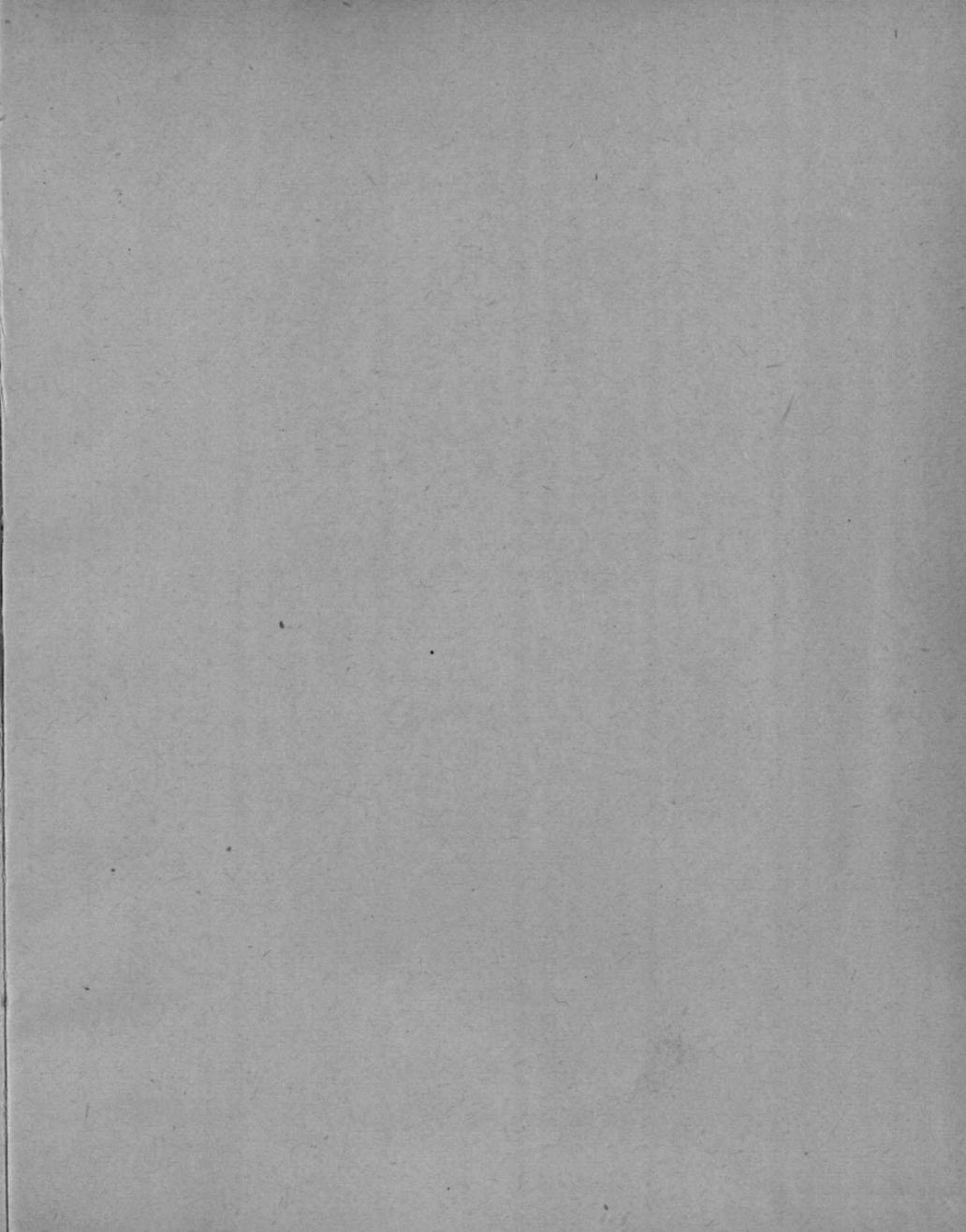
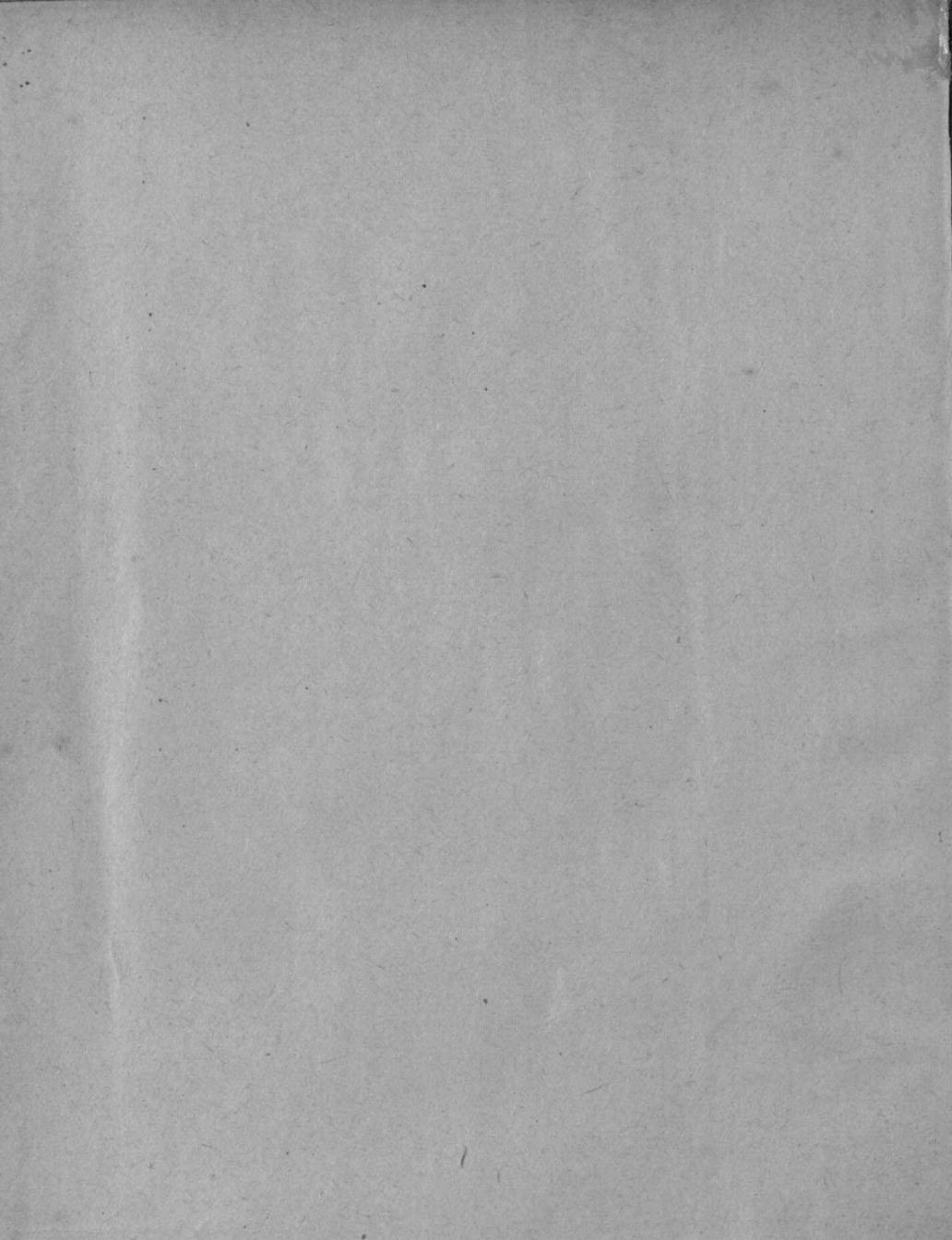


RIATICI
E CA









Catalogato

RENÉ POMMIER
—
SUR
LE DANUBE
ET
L'ADRIATIQUE
—

JOURNALISTES ET VOYAGEURS
A TRAVERS LA YOUGOSLAVIE

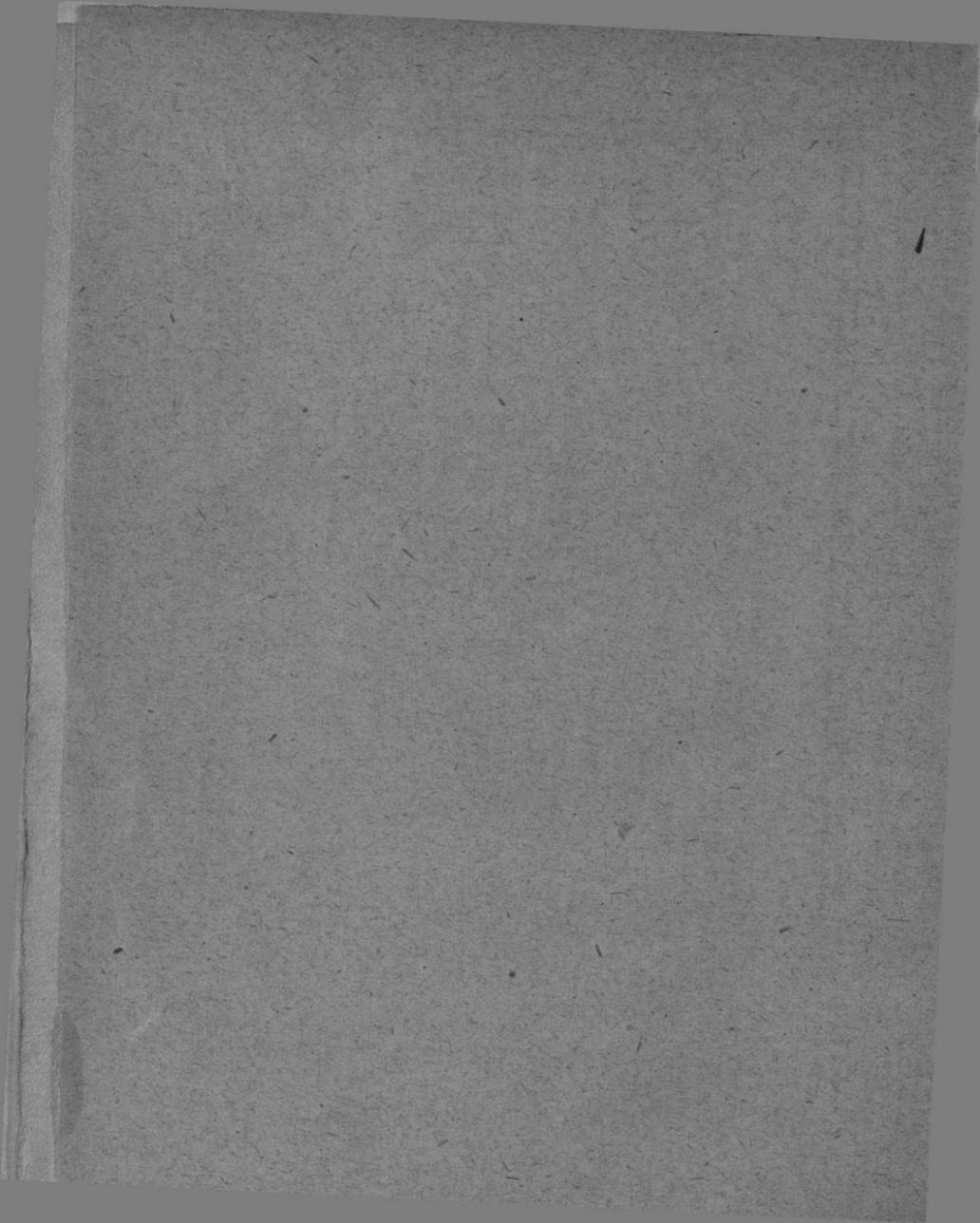


ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1920

THE
DANISH
REVOLUTION

11710
MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
OFFICE HYDROGRAPHIQUE

SUR LE DANÛBE
ET L'ADRIATIQUE



RENÉ POMMIER

SUR
LE DANUBE
ET
L'ADRIATIQUE

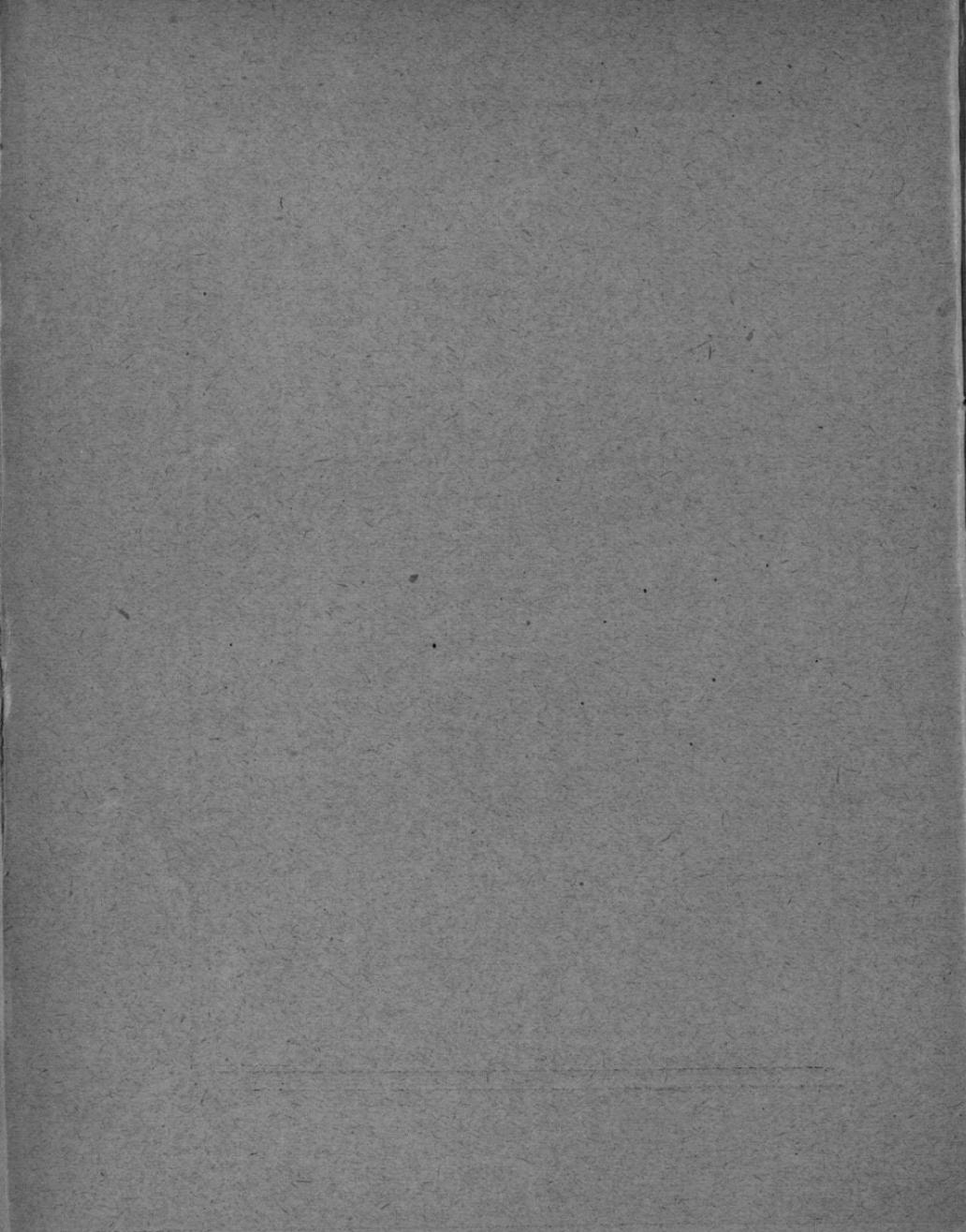
JOURNALISTES ET VOYAGEURS
A TRAVERS
LA YOUGOSLAVIE



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43
PARIS

1920.

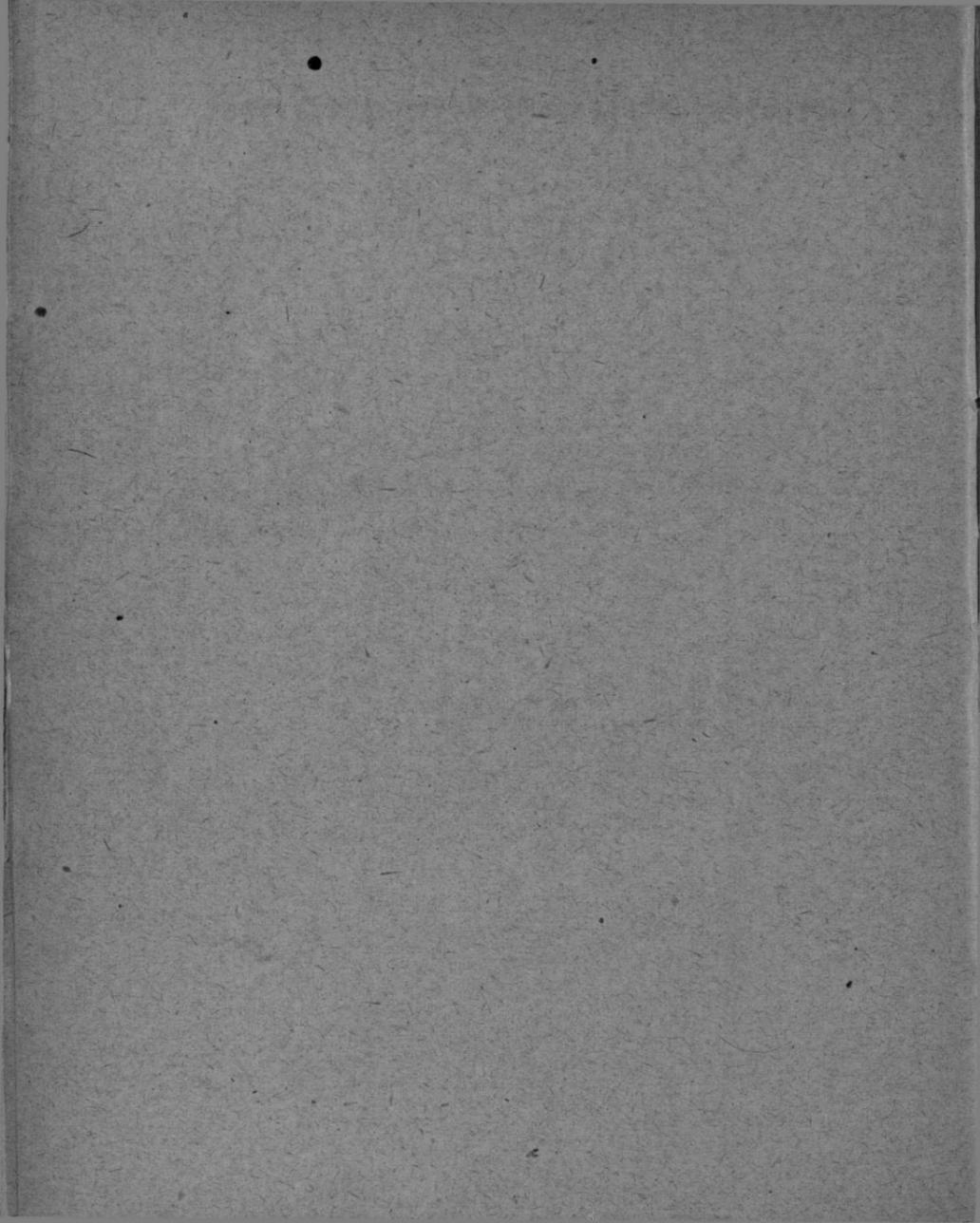




AVANT-PROPOS

Point d'autre prétention, dans cet opuscule, que de rendre, en toute simplicité (les malins diront en toute naïveté), ce qui a été vu et entendu au cours d'un voyage en Yougo-Slavie.

Ceci n'est point une thèse. Et si, par aventure, des arguments s'en dégagent en faveur de l'une des parties adverses au procès qui se débat actuellement devant la Conférence de la Paix, il convient de les imputer, non à une intention préconçue de la part de l'auteur, mais aux faits eux-mêmes que celui-ci a notés pour son propre amusement.





CHAPITRE PREMIER

ON PART. — DANS L'ORIENT-EXPRESS. — PAR VIENNE
ET BUDAPEST. — PARCOURS SOMMAIRE D'HIS-
TOIRE. — UN QUI NE CROIT PAS AU BOLCHEVISME.

« Allez à Belgrade, nous avait dit, à Paris, en Mars, M. Yakchitch, membre de la presse serbe, vous y trouverez réunis les délégués de toutes les provinces yougo-slaves et pourrez les interroger librement; parcourez ensuite les pays dont ils tiennent mandat; visitez les populations; informez-vous de leur état d'esprit... Notre rôle se bornera à vous faciliter l'exécution de ce programme, car nous demandons seulement qu'on nous connaisse et que nos aspirations ne soient ni défigurées, ni dédaignées ».

Toute indépendance était promise à ceux qui accepteraient cette offre; mais elle venait un peu

tard, la plupart des grands quotidiens ou des revues ayant déjà pris position au sujet de la liquidation de l'empire Austro-Hongrois et des prétentions balkaniques ou italiennes sur les biens qui en provenaient. Peu y répondirent.

L'un des premiers, partit le comte Begouen, des *Débats*, préparé à cette excursion qu'il préconisait dès longtemps. Deux autres Français le suivirent à quelques jours d'intervalle : un professionnel récemment démobilisé, Bertrand, de l'*Œuvre*, et, pour la *Petite Gironde*, le *Petit Marseillais*, le *J'ai vu*, un amateur qui, à peine arrivé du front, devait sauter dans le train avant d'avoir pu troquer son uniforme kaki contre un vêtement civil.

Comment aurais-je trouvé le temps d'opérer cet échange, quand, pour prendre l'Orient-Express, rétabli depuis une quinzaine de jours, sous le contrôle de l'autorité militaire, il fallait courir de la Préfecture de police, où le bureau des passeports était encombré de centaines de quémandeurs, au Ministère des Affaires Etrangères, solliciter le visa et l'autorisation nécessaires, puis au 2^e bureau du Ministère de la Guerre, seul responsable des billets ?

Notre première joie fut de nous trouver dans notre compartiment, tranquilles, après tant de formalités. Nous étions heureux aussi d'aller vers

l'inconnu. Nous ne savions, mon compagnon et moi, après quatre années d'abrutissement dans la tranchée, rien ou presque rien des questions les plus actuelles; sur les Balkans en particulier ne nous restaient, des études secondaires ou d'articles rapidement parcourus, que des notions vagues, quelque ennui, beaucoup d'ironie. Vite, un plongeon dans les livres achetés avant le départ; et, aussi rapides que les paysages aux portières, défilent les chapitres d'histoire :

Invasions slaves, vers le VII^e siècle, des contreforts ouest des Alpes de Transylvanie jusqu'aux Alpes Juliennes et l'Adriatique. Absorption lente et pacifique, par elles, des éléments primitifs, depuis le Vardar qui se jette dans le golfe de Salonique jusqu'à la Drave, affluent de droite du Danube, jusqu'aux basses vallées de la Tisza et du Temès, affluents de gauche. Luites incessantes sur trois fronts contre voisins plus forts, Vénitiens, Germains, Magyars, Turcs, créant des préoccupations, même des religions différentes dans une même race sans en changer la langue, et la triple appellation de Slovènes, Croates, Serbes. Puissance de cette dernière branche du IX^e au XIV^e siècle sous des rois dont Douchan fut le plus célèbre, et chute glorieuse à Kossovo sous la pesée ottomane. Prospérité parallèle d'un royaume croate qui dut céder aux Magyars vers

le XII^e siècle. Révoltes continuelles de part et d'autre jusqu'à l'occupation par les armées napoléoniennes des provinces de l'Ouest. Le groupement de ces dernières sous les ordres de Mar-mont dans la principauté d'Illyrie, après avoir fait naître l'idée d'unité de races, retombe, en 1815, taillé en pièces, aux mains de l'empereur d'Autriche. Indépendance de la Serbie recouvrée alors, vers l'Est, grâce à l'héroïsme d'un berger, Karageorges ou Georges le Noir, dont les descendants sont maintenant sur le trône, et grâce à l'habileté du prince Miloch Obrenovitch, fondateur de la première dynastie. Tentatives continuelles des Croates pour se soustraire à leurs nouveaux maîtres et apporter leur concours à leurs voisins plus heureux. Englobant ces derniers, renaissance sous l'égide de l'évêque Strossmayer, en 1860, du mouvement unitaire illyrien sous l'épithète de Yougoslave. Soulèvement des Balkans contre les Turcs et reconnaissance par l'Europe, en 1878, du royaume de Serbie. Attraction exercée désormais par Belgrade sur les peuples encore soumis à l'empire. Politique de François-Joseph, visant à les diviser, attribuant à la Croatie un gouvernement hongrois, les provinces Slovènes au gouvernement autrichien, à la couronne la Bosnie-Herzégovine dont il obtient d'abord la tutelle à l'encontre des Turcs, puis la

dépendance directe; colonies allemandes, jetées à travers comme les piles d'un futur pont vers Bagdad. Réactions plus fortes d'un nationalisme qui se précise par les révolutions de Fiume, de Zara et de Zagreb, en 1905, tendant à l'autonomie. Persécutions en retour, procès scandaleux d'Agram; penchant de Vienne et de Budapest, appuyé par Berlin, à accuser de mauvaise influence l'état slave autonome. Guerre victorieuse de ce dernier contre les Turcs en 1912, contre les Bulgares en 1913; enthousiasme des populations yougoslaves et enrôlements volontaires. Fureur de la cour impériale; tentative de se défaire d'un voisin affaibli et gênant; proposition en ce sens à l'Italie qui refuse; intervention diplomatique contre les vainqueurs; mesures rageuses contre les sujets. Exaltation de ceux-ci au paroxysme pour l'anniversaire de Kossovo, devenu fête sainte, le 28 juin 1914. Choix incompréhensible de cette date par l'archiduc héritier pour une visite à Serajevo. L'assassinat fatal. La guerre...

L'enchaînement des causes et des faits nous apparaît et nous passionne plus que la beauté des lacs suisses que nous contournons. Mais cette assiduité attire l'attention d'autres voyageurs. Des attachés des affaires étrangères rappelés à leur ministère à Belgrade, nous devinent et se font connaître pour se livrer à une propagande

facile. Un étranger d'apparence timide prête l'oreille, s'approche, hésite, puis se risque : « Pardon, messieurs, vous allez en Serbie ? Savez-vous comment on y accède ? Vous êtes des journalistes, m'a-t-il semblé?... oui, oh ! tant mieux, moi aussi, Ford, du *Morning Post*, mon journal m'a télégraphié de partir, mais on dit les communications très difficiles; et à qui s'adresser là-bas?... tout est préparé ? oh bon ! oh ! quelle chance de vous avoir rencontrés ». Et avec cette chaleur à laquelle les Anglais nous ont accoutumé seulement depuis la guerre, il se met à rire doucement, plein d'un contentement visible, à pousser encore des exclamations et à nous narrer les incidents de la Conférence internationale à laquelle il vient d'assister à Berne : « Le meilleur orateur, le plus brillant, c'était M. Longuet... » Bertrand lui donne la réplique. Je m'enfonce dans mon coin et reprend l'histoire interrompue.

C'est la suite logique des événements. Ce sont les vœux et même les compromissions des autres Slaves pour les Serbes, dans la défaite comme dans la victoire. C'est la réunion à Corfou, le 20 juillet 1917, des représentants autorisés de tous les groupements, la proclamation solennelle par eux d'un nouveau royaume démocratique et parlementaire des Serbes, Croates et Slovènes,

sous la dynastie de Karageorgevitch. C'est l'adhésion du Montenegro, depuis longtemps prévue, que l'ancien roi Nicolas avait jadis préconisée, et qui va se faire malgré et contre lui sur la tête de son petit-fils Alexandre. C'est enfin le soulèvement général au jour de la défaite autrichienne, le pouvoir passant aux conseils révolutionnaires, la nomination de députés, l'Assemblée nationale.

« Descendez-vous ? crie quelqu'un, voilà Vienne ! »

Sur le quai stationnent plusieurs dames d'âges divers. Quand nous parvenons près d'elles : « Des Français ! murmure l'une d'elles, vous ne pouvez comprendre comme nous sommes heureuses de voir des Français ! Institutrices ici avant les hostilités, ayant vécu sans nouvelles jusqu'à ces derniers mois, nous guettons le passage des express dans l'espoir souvent déçu de causer à des compatriotes. Quelle tristesse pour nous dans cette ville, bien qu'on s'y livre à des fêtes, qu'on y danse, qu'on y chante, malgré le défaut de vivres, sans souci de la défaite ou des deuils ! ». — Avisant une personne âgée qui se dirige vers le groupe : « Mme la marquise de X..., des Français ». — « C'est vrai ? Vite, parlez-nous de la Conférence; à quand la paix ? Quand pourrons-nous rentrer ?... » Le train siffle; mains tendues, on se hâte.

L'envoyé de *L'Œuvre* que le métier ressaisit et qui interviewerait jusqu'aux couchettes des wagons-lits, se répand dans les couloirs, pendant que je lis, sur des brochures récentes, l'exposé des difficultés auxquelles se heurte la constitution du nouvel Etat :

Prétentions de l'Italie, non seulement sur le Trentin, Trieste et Goritza, auxquels renonceraient à la rigueur les Slaves, malgré la perte de nombreux nationaux, mais encore sur l'Istrie et la côte dalmate promises par l'Angleterre, la France et la Russie, et surtout sur Fiume, dont il n'est pas parlé dans la Convention de Londres en 1915. Contestations par les Hongrois au sujet de terres sur lesquelles ils ont essaimé leurs colons. Revendications roumaines sur la région nord-est de Belgrade. Intentions séparatistes attribuées à certains éléments croates. Mécontentements qu'on prête aux catholiques et aux musulmans de Bosnie.

« A quoi bon cette culture livresque, quand nous aurons la réalité demain ? » me fait remarquer mon compagnon de voyage; observation d'autant plus appréciée que la nuit tombe et que l'éclairage est presque nul. D'ailleurs, Budapest est proche; une station de quelques heures y est prévue; nous y dînerons.

Nous n'avons pas lieu de nous louer de cette

décision; on nous sert, dans l'un des meilleurs hôtels, une sauce dans laquelle baignent des feuilles, un peu de viande, accompagnée d'un minuscule morceau de pain extrêmement noir, tout cela sans aucune aménité.

Nous flânonns ensuite par les rues; une foule nombreuse s'y meut vers on ne sait quel but; aux murs, de grandes affiches tirent l'œil; la plus remarquable, montrant, en rouge, la Hongrie dépecée et des volcans en éruption, questionne : « Voulez-vous quatre Alsace-Lorraine ? » Et, en regard, une autre affiche répond : « Non, jamais ». Nous sommes les seuls à lever la tête vers elles. Nul ne s'y arrête de ces gens de mauvaise mine et dont les yeux luisent. Ce n'est pas une crise de nationalisme qui sévit là, mais l'exaspération de la misère.

« Pensez-vous ? déclare avec compétence un officier de la mission française que nous accostons. On ne souffre pas du tout; on mange bien dans beaucoup de restaurants; les cinémas sont pleins; la vie est facile; les officiers serbes sont parfois désagréables; nous ne les fréquentons guère, leur préférant les réceptions charmantes et luxueuses de la société hongroise ».

Rien ne pourra l'extraire de son optimisme..., si, la révolution bolcheviste qui le fera prisonnier dans deux jours.

Il n'y songe guère, plaisante en nous accompagnant à la gare et, dans l'effusion des adieux, nous promet des joies paradisiaques au cours de la visite que nous ne saurions manquer de lui faire à notre retour.



CHAPITRE II

VERS BELGRADE. — L'ARRIVÉE. — AUTOUR DU PAR-
LEMENT. — OU INTERVIENNENT LES FEMMES DE
SERBIE. — NOVI-SAD. — SEMENDRIA.

« Ne croyez pas que vous allez faire un voyage d'agrément » sont les mots peu rassurants par lesquels nous accueille un des attachés serbes, affectant le scepticisme fraîchement rapporté de Paris.

Nous pensons bien lui donner raison, quand, sur notre wagon-lit, détaché de l'express filant vers Bucharest pour être accroché à une autre sorte de train de banlieue interminable, nous voyons se déchaîner, tout le long de la voie, dans la plaine hongroise si fertile, des paysans affairés et sans gêne, qui s'empilent sur les marche-pieds,

passent par les portières, envahissent les water-closets ou montent sur la toiture.

« Nous manquons de moyens de transport, nous explique un commerçant; pas de charbon, pas de matériel ».

C'est pire à Semlin, la ville qui, sur la rive occidentale fait pendant à Belgrade, de l'autre côté du Danube. Là se trouve la gare terminus depuis que les troupes impériales ont rompu le pont qui, un peu plus au sud, menait à la capitale par delà la Save (on en voit encore les culées et quelques arches, dont les réparations n'ont pu être effectuées).

Il faut donc s'embarquer : quelle cohue ! on dirait une migration; hommes, femmes, enfants, vieillards, ballots, volaillés, se pressent vers l'étroite passerelle sans que cette foule paraisse agitée ou nerveuse le moins du monde. Un bateau part, surchargé. Il faut attendre une heure encore; personne ne s'impatiente; c'est déjà l'Orient et nous comprenons en vain que notre agacement détone.

Nous réussissons à prendre place sur le courrier suivant, et la traversée commence, dans sa plus grande largeur, du fleuve aux eaux bourbeuses (où est le « beau Danube bleu ? », qui reçoit ici la Save.

Au confluent, Beograd-la-Blanche apparaît,

avançant comme une proue sa vieille forteresse rebâtie plusieurs fois sur les ruines de l'antique Singidunum des Romains. Très loin, des maisons s'étagent en amphithéâtre; des clochers, des monuments accrochent le regard; la ville a belle allure et la position qu'elle occupe, admirable, unique, au bord de ces eaux vastes, profondes, sur lesquelles vogueraient tous les navires, semble lui assurer le plus merveilleux développement.

Mais, depuis dix ans, depuis presque tout le temps, la pauvre Serbie n'a fait que la guerre; aujourd'hui qu'elle est à la veille de passer de quatre à treize millions d'habitants, la politique l'absorbe, et son port, malgré le grouillement des passagers, est endormi.

Le débarquement est pénible et lent sous la pluie, dans la boue d'une place défoncée. On jette nos bagages dans une petite charrette traînée par un cheval étique; ils roulent plusieurs fois à terre durant que nous gravissons la pente raide qui nous mène au Parlement. Car, venus pour constater l'union, que d'autres disent impossible, de ces Yougo-Slaves du Sud, divisés par des siècles de haines, nous voulons voir de suite l'Assemblée à laquelle se sont fait représenter, de leur propre mouvement, les régions libérées des Habsbourg ou de leur souverain : Croatie et Slo-

vénie, Istrie, Dalmatie, Monténégro, Bosnie et Herzégovine.

Après avoir dirigé nos bagages sur un problématique hôtel, on nous mène à l'ancien palais royal, dans une pièce qu'on appelle la « tribune diplomatique » et qui donne, par une large baie, sur la salle rectangulaire, blanche et claire, aux dorures discrètes, où se déroulent les séances; une impression de bonne tenue s'en dégage et de communion dans les idées essentielles; les marques d'approbation, les applaudissements sont unanimes.

A la sortie, nous rencontrons M. Begouen qui eut le loisir de prendre contact avec la population; immédiatement, des présentations eurent lieu; les députés affluent vers nous, chacun voulant attirer l'attention sur les points litigieux qui le préoccupent; et les noms, les doléances s'accablent :

Ceux du Banat, du Batchka et du Baragna, au Nord : « Ces pays ont toujours été peuplés de notre race, à tel point que l'empereur Léopold II leur accorda l'autonomie avec un gouvernement serbe, sous le nom de *Voïvodina*; puis la Hongrie se les est annexés de nouveau, y a implanté des colons et, bien que ceux-ci y soient en minorité, en revendique la plus grande part, d'après le principe des nationalités.

« Le même prétexte sert à nos alliés eux-mêmes, aux Roumains, pour le Banat dont vous aviez disposé en leur faveur sans nous consulter, par la convention de Bucarest. Un instant, ils semblèrent y renoncer, se contenter de l'Est plus loin de nous; voilà qu'ils réclament de nouveau la province entière, cette plaine qui vient le long de la Tisa, de l'autre côté du Danube, jusqu'à portée de fusil de Belgrade. Or, jusqu'à Temesvar, au moins, nous sommes les plus nombreux... Qu'on fasse le plébiscite ».

« Qu'on fasse le plébiscite — répètent ceux de la Carinthie, de l'Istrie et de la Dalmatie — Nous sommes Slaves uniquement. Comment avez-vous pu, par la Convention de Londres, nous donner aux Italiens ? Oui, il y a des raisons stratégiques ! N'y a-t-il pas aussi une déclaration retentissante sur la libre disposition des peuples ? La côte, les îles sont à nous; les Italiens en occupent une part ainsi que Fiume, malgré l'Entente, ainsi que l'Istrie, dans l'orient de laquelle ils n'ont presque pas de nationaux. Allez voir ce qu'ils y font : un chantage de propagande avec les vivres, des déportations, des internements. Ils font parfois regretter le régime, pourtant si abhorré, des Habsbourg ».

— « J'arrive de Zara où j'étais enfermé avec eux, s'écrie le vieux curé Bianchini; vingt fois

j'ai protesté, demandé à exercer le droit de représenter la ville qui m'avait élu au Parlement... Avant-hier seulement, des carabiniers m'ont mis en liberté sans mot dire ».

Puis, des questions se posent : « Que fait la Conférence de la Paix ? Pourquoi ne reconnaît-on pas notre union, notre Etat ? » Puis des plaintes attristées : « Nous aimions tant la France, maintenant elle nous lâche ! » Puis des menaces de guerre encore si des territoires leur sont arrachés.

Nous en avons des cauchemars pour notre nuit.

Pendant quinze jours va revenir le même *leit motiv* de la part de ceux que nous entendrons encore, de la part aussi des hommes en vue qui, de tous les partis, ont formé un ministère dont l'union est aussi disparate et aussi sacrée que fut celle de notre premier ministère de guerre.

Le Président du Parlement nous dit la composition de cette assemblée : 300 membres, dont 84 de l'ancienne Skouptchina et les autres choisis par les Conseils nationaux issus de la révolution, au moment de la débâcle impériale, fin 1918, réunis là pour la solution des problèmes les plus urgents : budgets provisoires, réformes agraires, préparation d'une Constituante sur la base du suffrage universel.

Le Président du Conseil, M. Protitch, chargé de l'intérim des affaires étrangères, est un vieux radical militant et l'ami de M. Pachitch, premier délégué à la Conférence de la Paix, auquel on a parfois reproché de vouloir une grande Serbie, c'est-à-dire l'hégémonie serbe. Il attire notre attention sur l'éclectisme, sur le libéralisme dont témoigne la formation de son ministère; vingt membres se décomposent, au point de vue religieux, en treize orthodoxes, six catholiques, un musulman; au point de vue de l'origine, en neuf Serbes, quatre Croates, deux Slovènes, trois Bosniaques, un Dalmate, un Monténégrin. Tous sont d'accord, même le ministre socialiste, pour l'établissement d'une monarchie parlementaire, avec la dynastie actuelle; il préconise, lui, avec la majorité, l'appellation S. H. S., premières lettres des mots serbes, croates (Hrvatska), slovènes, plus précis à son avis que celle de Yougo-Slaves, pouvant englober les Bulgares. Il nous demande pourquoi l'Entente se refuse à admettre officiellement le nouvel Etat, dont l'existence est un fait qu'il faudra bien finir par reconnaître; il nous montre les impossibilités auxquelles se heurte l'œuvre législative tant que les frontières n'auront pas été définitivement tracées par la Conférence.

Le Ministre de l'Intérieur, M. Prebitchevitch,

qui menait jadis le combat à Agram contre les gouvernants magyars, était chef de l'ancienne coalition serbo-croate. Il l'a transformée en parti démocrate à tendances sociales plus accentuées et à programme général pour les pays de l'union; il tend encore à élargir son champ d'action par la fusion avec les jeunes radicaux et les libéraux, en un bloc démocratique. M. Prebitchevitch cherche, comme M. Protitch, la centralisation politique avec une certaine décentralisation administrative, mais diffère d'avec lui en ce qu'il voudrait voir disparaître toutes les dénominations particulières rappelant les divisions que créaient et renforçaient les cabinets de Vienne ou Budapest, par l'application de la maxime dont chacun est hanté par ici, *divide ut impera*. Ses préoccupations immédiates vont au partage des grandes propriétés, résidu du régime féodal, héritage laissé par les Turcs, sur lesquelles vivent encore, en Bosnie, les Khmets à l'état de servage.

Les autres Ministres nous disent comment, en attendant la constitution qui naîtra au lendemain de la paix, continuent à fonctionner les vieilles institutions, sous la direction de gouverneurs nommés dès le début par les Conseils nationaux, confirmés ensuite par le pouvoir central.

Chez l'un d'eux, nous rencontrons trois prélats en visite; l'orthodoxe s'élançait vers nous avec vi-

vacité, devant l'évêque uniate et devant l'archevêque catholique Mgr Bauer, d'Agram, qui l'approuvent en souriant : « On vous a raconté sans doute qu'aucun compromis n'était possible entre nous à cause des différences de religion. Est-ce que nous avons l'air de gens qui ne peuvent s'entendre ? »

Au sujet de l'unité, c'est un parti pris d'optimisme très noble en ces heures difficiles, car de graves embarras se font jour : financiers, par l'abondance des couronnes, monnaie autrichienne, tombées de 1 franc à 0 fr. 25; la pénurie des dinars, monnaie du pays, en baisse et dont le cours est artificiellement maintenu à 0 fr. 75; économiques, car le ravitaillement laisse à désirer. En outre, vers Marbourg et Klagenfurth, entre l'Autriche et la Slovénie, des coups de canon s'échangent comme si l'armistice n'était pas conclu, et le bolchevisme, dont on apprend le déchaînement à Budapest, inquiète.

Surtout on est nerveux, passionné par ce qui se passe à Paris, où le sort des peuples se décide.

Agitation trop naturelle dans cette agglomération née hier, et dont les composants peuvent être rejetés demain à des milieux hostiles.

On s'étonne de ce que nous ne sachions pas davantage, on nous questionne, on nous accapare

tellement, que le loisir nous est à peine donné de regarder autour de nous.

Quelques maisons, quelques monuments, dont le théâtre et l'université, ont été endommagés par les bombardements, pas beaucoup, c'est du travail autrichien. Les grosses pertes résultent d'une occupation de deux ans par les ennemis, du pillage, de tout ce qu'ils ont enlevé au moment de leur retraite. Nous pouvons nous en rendre compte, les habitants, malgré l'aube de prospérité qu'ils doivent entrevoir, s'attristent de la pénurie des denrées les plus nécessaires (vêtements, produits alimentaires, allumettes à trois couronnes la boîte), de la négligence des services publics en ce qui concerne l'entretien de la voirie ou plutôt de leur empêchement momentané d'y pourvoir, du manque d'outillage et de main-d'œuvre.

La prédilection pour la France, contre-balançée par un peu d'amertume et une sympathie naissante pour l'Angleterre et l'Amérique est un trait commun à beaucoup.

L'allure de certains officiers serbes, raides et pleins de morgue en apparence, dans leur longue capote aux revers rouges, a choqué, il est vrai, quelques-uns des nôtres qui leur trouvent trop de ressemblance avec les Allemands. Après l'estime réciproque née du combat, des froissements

ont surgi de l'oisiveté militaire dans l'existence de garnison côte à côte. On se complâit à nous les narrer. Mon camarade de *L'Œuvre*, qui vient vient de dépouiller l'uniforme et moi qui le porte encore à moitié, sans galons et sans écussons, n'y attachons que peu d'importance, ayant connu les rivalités d'armes, les jalousies de régiment, les querelles de popote. Malheureusement, des publicistes notoires ont pris au sérieux ces vétilles, de grands quotidiens ont parlé de discordes. C'est contre quoi s'élève le chef d'état-major près duquel nous dinons, chez M. le général de Lobit : « Je puis affirmer qu'aucun malentendu vérifiable n'a surgi dans le commandement, que nos relations sont parfaites dans l'ensemble ».

Nos compatriotes, jouissant là-bas d'une influence considérable, nous font en effet les plus cordiales des réceptions, et plus particulièrement notre ministre plénipotentiaire, M. de Fontenay, qui sait voiler d'un sourire mondain le deuil causé par la perte de deux fils sur les champs de bataille, et qui apprécie hautement l'amitié, les qualités solides du peuple près duquel il est accrédité : « Observez les paysans, nous conseille-t-il, ils ne sont inférieurs aux nôtres ni pour la sobriété, l'économie, ni pour l'attachement au sol, ni pour l'âpreté au travail ».

Pour vérifier cette remarque et aussi pour sa-

tisfaire les goûts archéologiques du rédacteur aux *Débats*, nous commettons l'imprudencce de nous engager, en camion automobile, sur la moins mauvaise route conduisant à Vincha (Vincuhum), où furent pratiquées des fouilles. La voie, dans notre nomenclature, serait qualifiée de nationale par sa largeur. Depuis combien d'années n'y mit-on pas de cailloux ? C'est une série de fondrières, un amoncellement de boue ! Après une heure de course cahotante nous n'avancions plus ; il faut retourner ; la voiture s'embourbe ; il neige, personne dans la campagne ; longue attente sans résultat appréciable des efforts du chauffeur ; enfin, une charrette traînée par deux vaches se profile au sommet de la côte ; les trois femmes aux cottes blanches et aux bas épais tapissés de dessins pourpres qui la conduisent, éclatent de rire devant notre embarras, s'approchent sans hésiter, prennent leurs bêtes, les attellent à l'auto, et à grands renforts de cris et de coups de bâton, nous remorquent sur plusieurs kilomètres.

Dégoûtés de cette expérience, plus favorable aux mœurs indigènes qu'à notre agrément, nous décidons de ne plus recourir à ce mode de locomotion, quoiqu'il faille prendre le train à Semlin et que la traversée constitue la plus ennuyeuse des corvées. On nous propose une excursion en

Voïvodina dont Carlovitz et Novi Sad furent autrefois les capitales, non loin du lieu où se trouve interné le général allemand Mackensen.

A Carlovitz réside encore le patriarche, grand chef de l'église orthodoxe, dans un palais vaste, de dimensions harmonieuses, auquel on accède par un escalier monumental; des salles très luxueuses, bien parquetées, sont décorées de tableaux de valeur, dont l'un, de Yvan Ivanovitch, peintre connu à Paris, met en scène l'exode serbe sous la conduite du premier patriarche et du premier voïvode, tenant en main le diplôme de Léopold II, qui accorde l'autonomie à ces régions. La chapelle est de toute beauté et l'iconostase, barrière devant le chœur, caractéristique de ces églises, en est magnifiquement peint.

Nous arrivons à Novi Sad le soir et y sommes reçus comme des souverains, l'orchestre attaquant la *Marseillaise*, le *God save the Queen*, tous les spectateurs debout à notre entrée au théâtre; on y joue une adaptation de Fromont jeune et Risler aîné, de Daudet. On nous conduit ensuite au cercle dit *Chita matitza*, reine des abeilles, où nous sommes présentés à des dames, des jeunes filles habillées comme on s'habille en France et répondant sans embarras à nos compliments; sur la porte, des inscriptions nous ont

prévenu : « Ici on ne parle que le Français ». On le parle, on le chante et on l'aime.

Dans ce milieu comme dans la rue, les gens ont un air de calme, de confiance que donne seule la prospérité habituelle. On a peine à croire qu'ils subissaient la domination d'une nation vaincue et que la guerre a passé.

Au reste, le changement de régime s'y est fait sans à-coup, sans résistance, et vingt-trois conseillers municipaux hongrois siègent sans mauvaise humeur à côté de leurs vingt-cinq collègues serbes. L'union avec la Serbie qui n'existe pas encore pour l'Europe (1) paraît aussi bien établie à Novi Sad que si elle avait toujours été.

Cette impression se confirme le lendemain, au cours de la promenade que nous faisons le long du fleuve à Kamenitza, dont la municipalité fonctionne comme si elle avait été séculaire; à la forteresse de Petrovaradin, sur les remparts de laquelle jouent et dorment des soldats; à l'école des Cadets, fondation de François-Joseph, dont le titre n'est même pas changé, et dont les jeunes élèves slaves, comme chez eux, nous font les honneurs en nous désignant, des fenêtres, les vertes montagnes qui forment, au couchant, un

(1) Ecrit à la fin de mars.

horizon splendide : Fruska gora ou Montagne des Francs, parce que plusieurs tribus de ces derniers, pendant leurs invasions, s'y seraient arrêtés.

« Où donc y a-t-il des traces visibles de la guerre, de ces traces effroyables qui sillonnent notre front ? » avons-nous demandé en entrant à Belgrade.

« Plus vers l'Est, nous a-t-on répondu, du côté de Semendria, qui sert de base à l'armée allemande ».

Nous nous rendons à Semendria, par le Danube aux élargissements prodigieux, à bord d'un courrier, provenant d'une compagnie hongroise dont on a conservé le personnel. Un autre bateau a été accouplé au courrier sans en diminuer l'encombrement; le courant est rapide et nous sommes vite à destination que nous a signalée, à l'extrémité d'une courbe, la forteresse turque du xv^e siècle, barrant en apparence le passage de ses douze tours, dont quelques-unes penchent. Quadrilatère puissamment dressé pour commander à la fois le fleuve, le port et la ville, elle a peu souffert des obus. Sa double enceinte, son réduit sont encore solides.

Le Préfet, qui nous reçoit à l'appontement, a

prié une jeune fille de dix-neuf ans de servir d'interprète; celle-ci nous montre un dépôt de munitions abandonné par l'armée ennemie, des maisons éventrées, l'emplacement de la sienne disparue, du terrain bouleversé, c'est bien du travail boche. Elle nous dit sa joie à l'arrivée de nos troupes au moment précis où, de la fenêtre du pauvre logement qu'elle avait loué, elle voyait déguerpir les derniers occupants; elle avait subi la présence des Allemands deux ans. Son père mort, sa mère internée, leur briqueterie détruite, ayant une sœur de 13 ans, un frère de 12 ans à sa charge, restée fièrement à l'écart, elle avait résisté aux avances, aux outrages, et vécu du produit de quelques vignobles en instruisant les siens — tout cela est conté avec un pâle sourire, un pli d'amertume aux lèvres, au pied d'une petite église du xi^e siècle, au style roman, miraculeusement conservée, et se termine par un redressement subit du corps frêle et de la tête : « Il le fallait, n'est-ce pas ? pour la Serbie ! »

Comment une pareille note ne nous toucherait-elle pas, entendue à plus d'un millier de kilomètres de nos départements du Nord ?

Patriotisme ardent, simplicité dans le courage, fatalisme non exempt d'effort, c'est un peu le symbole de la race. Nous en aurons le soir même

confirmation par M. Coundouriatis : le ministre de Grèce, chez lequel nous sommes invités, connaît de longue date les Serbes et les apprécie suffisamment pour désirer un rapprochement intime de son pays avec eux.

Le lendemain, nous filerons à Zagreb.

CHAPITRE III

A ZAGREB ET LJOUBLJANA. — AGRAM. — PLAIDOYERS NATIONAUX. — LES PARTIS ET LES AGITATEURS. — LAYBACH. — UN MÉNAGE FRANÇAIS.

Zagreb, c'est la capitale de la Croatie, plus connue sous le nom d'Agram. Ici, les gens ont pu souffrir de l'oppression, de la guerre, la ville, non, et c'est ce qui la distingue de Belgrade. Propre, nette, bien bâtie, elle a un air de fête. Il semble que les dominateurs (1) aient mis là, comme les Allemands en Alsace-Lorraine, une sorte de coquetterie à favoriser l'érection de monuments somptueux, quoique un peu dans le même goût : un grand théâtre, une université remarquable-

(1) L'embellissement de la ville n'est pas l'œuvre des ennemis mais est dû au contraire aux Croates eux-mêmes qui voulaient que leur capitale fut coquette. Ils ont imité par là les efforts des Tchèques de Prague.

ment moderne à quatre facultés, une académie, fondée par Strossmayer sous le nom de Yougoslave, des gymnases, des écoles professionnelles, de riches églises. Malgré cette sollicitude, dans tous les établissements se cultive la haine des maîtres non choisis, et la glorification nationale.

« De quoi leur serions-nous reconnaissants ? protestent nos hôtes; cela s'est fait sans eux, contre eux, sur le budget dont nous disposons, malgré les restrictions à nos droits. Les Magyars ne nous ont jamais conquis par les armes; nos ancêtres ont cru devoir se mettre sous leur protection par des traités qui promettaient à la Croatie une autonomie presque complète. Ces traités ont été tournés constamment et nos libertés restreintes. Quand la Hongrie, en 1849, s'est révoltée contre l'Autriche, le ban Yellatchich a apporté à celui-ci son appui, comptant y gagner notre indépendance; victorieuse, comme récompense, la couronne nous a remis aux Hongrois qui nous ont opprimés plus que jamais, nous imposant leur langue et leurs fonctionnaires ! »

On nous rappelle les procès intentés en 1909 à des habitants d'Agram, au sujet de leurs tentatives, parce que certains d'entre eux auraient fait de leurs tapis un assemblage aux couleurs serbes, que d'autres auraient tenu des propos suspects. On nous exhibe le réquisitoire, étonnant

par sa précision, du Procureur général contre les cinquante-trois inculpés d'avoir soutenu que : « les royaumes de Croatie, Slavonie et Bosnie Herzégovine sont des pays serbes et qu'ils doivent, même par la force, revenir au royaume de Serbie; que tout le territoire depuis Semlin jusqu'à l'Adriatique, doit être serbe; que sur ces pays et royaumes règnera le roi Pierre I^{er} Karageorgevitch, qui les affranchira par l'épée, des maux dont ils souffrent et que le peuple, alors, sera content ».

On nous dit les persécutions endurées par la population civile pendant ces quatre années, les soixante mille gibets dressés pour la punir; on nous montre les rapports authentiques de généraux autrichiens signalant à Vienne l'attitude hostile des Croates; on attire notre attention sur la falsification d'un document au bas duquel l'Empereur avait mis sa signature : un papillon réglant la situation de Fiume et rattachant cette ville à la couronne hongroise, fut collé sur une phrase dont les mots dissimulés portaient en substance : la question est réservée (1). Sans

(1) Cette pièce, produite à la Conférence de la paix par M. Trumbitch, porte à l'original : La question de Fiume entre la Croatie et la Hongrie n'est pas réglée. Et sur le papillon : Fiume forme un corps séparé annexé à la sainte couronne.

cette falsification, les Italiens ne pourraient revendiquer un territoire qui serait resté dépendance croate. On photographie enfin pour nous, sur l'original qu'on s'est procuré, je ne sais comment, cette inscription d'une plaquette offerte, ô ironie ! par la municipalité italienne de Fiume, encore en fonctions, au pilote autrichien de l'hydroplane qui avait descendu un dirigeable italien aux abords de la ville : All' arditto pilota dell' idroplano 48, imp. e. r. tenente di Vascello Gustave Klasing che nel mattino del ottavo giorno di guigno MCMXV, inabisso l'aeronave nemica, la cita di Fiume riconoscente.

« Et ce sont ces gens, ajoutent les Croates, qui nous reprochent d'avoir fourni les meilleurs soldats aux ennemis de l'Entente ! Oui, nous nous sommes bien battus, mais pas toujours. Dès le début, nous nous sommes fait réformer en grand nombre avec la complicité de nos médecins, nous nous sommes écartés le plus possible des combats, nous avons formé des vœux, espionné pour vous. Survint le pacte de Londres engageant à l'Italie nos régions de l'Ouest; divulgué et publié aussitôt par Vienne, il nous enflamma d'autant plus que l'Empereur nous laissait espérer l'autonomie en cas de succès; nous nous défendions désormais et nous devînmes des adversaires redoutables. Plus tard, à Rome, la Commission in-

teralliée de propagande obtint l'adhésion des socialistes et même des officiels italiens à la promesse que nos frontières seraient respectées; immédiatement ce furent des défections parmi les nôtres, cinquante mille désertions, des redditions de régiments entiers demandant à être envoyés sur le front de Salonique, la révolte à Cattaro des équipages amenant la flotte ».

Ainsi les habitants d'Agram, catholiques, tournés vers l'Occident, ayant joui de longues années de paix qui permirent leur culture, soignent-ils le service de leur cause mieux que les Serbes, plus Orientaux, attendant tout du destin et de leur bon droit.

Et un doute, que nous avons déjà entendu formuler, nous revient : puisque cette ville, aussi peuplée (100.000 habitants), paraît plus florissante que Belgrade, puisque la civilisation en paraît plus avancée, qu'on y compte à peine 2 % d'illettrés, ne subsiste-t-il pas, chez certains, le désir d'en faire la capitale, le centre intellectuel du nouvel Etat ? N'y a-t-il pas un parti de la grande Croatie ?

Il existait autrefois, ce parti, fondé par Starchevitch, à tendances autonomes; mais il perdit beaucoup de son influence par le ralliement à l'empire de dissidents qui, avec le député Frank, rêvèrent une grande Croatie dans et par l'Au-

triche-Hongrie; et il finit par accepter l'idée du rattachement à la Serbie, lorsque l'Entente laissa sans réponse une note par laquelle les Conseils nationaux de la Croatie, de l'Istrie et de la Dalmatie, le 29 octobre dernier, lui avaient signifié leur indépendance.

C'est l'explication que me fournit un adepte ou ami des Starchevistes, dont les prétentions se bornent maintenant à ralentir la marche vers le centralisme, au maintien provisoire des rouages administratifs, à la conservation des ministères locaux de l'instruction publique, du commerce et de l'agriculture, de la justice, des cultes.

L'opposition au principe unitaire et dynastique ne se rencontre plus que chez les successeurs des frankistes, en nombre insignifiant et à la ligue des paysans, derrière son chef Raditch.

Qu'est M. Raditch ? On nous en avait parlé à Belgrade comme d'un agitateur sans importance; deux ou trois personnes avaient prétendu, au contraire, que son arrestation, dont la nouvelle nous était parvenue la veille de notre départ, causerait des troubles considérables.

Nous devons reconnaître que, pendant la semaine de notre séjour à Zagreb, une seule manifestation s'est produite : une centaine d'hommes, venus un matin de la campagne, ont délégué deux des leurs au palais du Gouvernement pour

demander les raisons de cette détention; dès la réponse que l'inculpation portait sur la distribution de tracts incitant les Croates à tirer sur les Serbes, et sur l'essai d'immixtion sans mandat dans les affaires traitées à la Conférence de la Paix, ils sont retournés bien sagement chez eux.

En vain cherchons-nous à le voir, car il est enfermé ici; le ban, gouverneur nommé à l'imitation de l'empire par le pouvoir central jusqu'à ce que la Constituante ait statué, se refuse à nous accorder l'autorisation de visite, malgré le libéralisme accueillant dont il fait ordinairement preuve.

Nous obtenons des renseignements au club national, où semblent s'être rassemblés tous les mécontents.

On commence par nous y affirmer la popularité de Raditch, en confessant qu'il est trop versatile et sans pondération; puis on prend texte de son arrestation pour développer sur le pouvoir central les critiques les plus sévères; celui-ci ne fait que des sottises, détruit ce qu'a créé de bien le régime antérieur, supprime les fonctionnaires, impose ses fidèles, ne comprend rien à l'économie politique, entrave le commerce avec Vienne, seul fournisseur et seul débouché, etc...

Ces doléances me reportent de quelques mois en arrière, quand, stagiaire à l'E. M. de la qua-

trième armée, j'entendais à Strasbourg des Alsaciens, bons patriotes d'ailleurs et vieux fervents de la revanche, émettre leurs griefs contre l'administration française, récemment instaurée.

Au club national sont en majorité des gens de bonne foi, qui imputent au Gouvernement mécomptes et souffrances. Nous y remarquons encore des députés de l'Istrie qui attribuent à la mollesse de l'action diplomatique la perte probable de leurs circonscriptions; nous apprenons enfin que des meneurs occupaient des fonctions honorifiques ou rétribuées sous l'empire. Raditch ne trouverait certainement pas, en tous ceux-là, une troupe fidèle et disciplinée. Il n'aurait guère plus de prise, nous dit-on, dans les campagnes, malgré ses discours sur le droit paysan, qu'il ne définit jamais.

Ses opinions économiques se rapprochent du socialisme, sans en refléter strictement la doctrine. En politique, il préconise une république fédérative. Mais, orateur brillant, il reste suspect à beaucoup pour s'être, durant les hostilités, jeté nettement du côté des Habsbourg, en l'honneur desquels il a composé un hymne enthousiaste qu'on nous distribue. Et son programme, d'après de très sincères républicains, a peu de chances de passionner les campagnes, indifférentes aux questions sociales (sauf pour le partage des gran-

dès propriétés, inscrit aux projets de tous les partis) et parce que là, surtout, se conservent les traditions ou les légendes sur Karageorges, sur la Serbie, berceau de l'indépendance.

L'unité sous la dynastie n'est donc pas sérieusement combattue. Comment est-elle envisagée du point de vue religieux ?

La rencontre que nous fîmes à Belgrade de Monseigneur Bauer nous suffirait comme indication. L'insistance d'un nouveau collègue, ardent catholique, nous amène chez l'archevêque d'Agram. Ce prélat se montre plein d'espoir au sujet du rapprochement avec les orthodoxes, il nous rappelle le concordat, passé par le Pape en 1913 avec le royaume de Serbie et susceptible de la plus large extension, et termine l'entrevue assez longue par une protestation calme et digne contre les Italiens : « Ils ont expulsé de l'Istrie et de quelques îles ou interné des moines, des prêtres séculiers, tout le clergé d'origine slave... Sa Sainteté est mise au courant... sa décision ne nous est point parvenue... vous êtes assez nombreux pour que l'opinion publique soit informée, si la censure ne continue pas à sévir contre nous ».

Quatre journalistes nous ont, en effet, rejoint : un américain, d'origine polonaise, Chapsky, pour le *Chicago Tribune* et le *New York Times* ; pour l'agence *Radio*, Moonee, un anglais, fils de Slave,

marié à une française; pour le *Daily News*, un anglais converti au catholicisme, Reynold; Félix, de l'*Humanité*.

Nous formons dès lors une caravane aussi nombreuse et hétéroclite que celles de l'Agence Cook, pour visiter la cathédrale au fastueux reliquaire, mais trop récente, l'académie, l'université bien organisée, très complète, et dans les bibliothèques de laquelle notre littérature, nos sciences, nos arts sont abondamment représentés.

Nous nous extasions en bande sur quelque ouvrage curieux ou antique, sur les fers forgés; chaque soir, au théâtre, nous applaudissons en bande un jeu original, réaliste d'excellents chanteurs; en bande, la représentation finie, vers dix heures, nous soupons dans un cercle digne de n'importe laquelle de nos nations pour le confortable. Ici encore des avocats plaident la cause unioniste.

« Les Raditch et consorts exploitent l'idée que notre pays sera diminué. Rien n'est en réalité menacé : trente millions de plus sont prévus cette année au budget pour notre instruction publique, dont les résultats étaient déjà appréciables puisque nos provinces ne comptent que 35 % d'illettrés. La langue française remplace la langue allemande, jusque dans les écoles primaires. La dé-

centralisation administrative est assurée. L'Italie seule nous inquiète ».

N'était l'ennui de ces dissertations, l'existence à Zagreb, serait charmante : la rue est gaie, sans miséreux; la musique déborde des cafés pleins; au matin, le marché rutilant des jupes blanches, des tabliers et des vestes brodés aux couleurs vives que portent les paysannes; dans les restaurants achalandés, et bien qu'on y abuse du porc, de l'agneau surtout, mets national, la nourriture est copieuse, agréable, moins chère qu'à Belgrade, le repas coûtant vingt couronnes au lieu de trente cinq, c'est-à-dire cinq francs de notre monnaie.

Nous resterions volontiers, d'autant que nous sommes à la source des renseignements sur les incidents de frontière. On se bat vers Klagenfurth. Le colonel Dehove, commandant d'armes, avec lequel je me liai jadis au Tonkin, est très averti... mais il nous conseille lui-même d'aller à Ljubljana où fonctionne une Commission interalliée pour le règlement d'une affaire grave entre Italiens et Slovènes.

Aux derniers renseignements, cette affaire pour laquelle on avait dérangé, sur la réclamation de Rome, trois généraux, se réduit à des proportions ridicules. Peu importe, le voyage est décidé; nous partirons, à l'exception de Ford,

qui tient à gonfler de sa prose les colonnes copieuses du *Morning Post*, et de l'envoyé des *Débats*, vieux routier du journalisme, qui préfère travailler seul.

La voie longe la Save bordée, sur l'autre rive, de montagnes dans lesquelles s'échancrent des cirques de sapins et de longs couloirs aux pentes neigeuses à perte de vue. Après un arrêt de plusieurs heures, à Steinbrücke, la nuit tombe sur un paysage tourmenté.

L'arrivée à Ljubljana est triste, bien que de nombreuses personnes nous attendent à la gare pour nous conduire en procession vers le meilleur hôtel.

Capitale de la Slovénie et, autrefois, sous le nom de Laybach, de l'Yllyrie napoléonienne, cette ville, plus petite que Zagreb (60.000 habitants), ne manque pas de grâce, nous semble-t-il, le lendemain, au long des courses rapides que nous imposent les visites aux différents journaux et aux chefs de parti.

Nous avons déclaré ne vouloir rester ici qu'une journée, car on nous attend à Fiume; et les Sloènes, aussi cultivés que les Croates, plus fins peut-être, plus souples en raison de l'assujettissement auquel ils furent toujours contraints sans autre relâchement que la domination française,

les Slovènes tiennent à mettre à profit ce court laps de temps pour nous convaincre à leur tour de la sincérité de leurs aspirations nationales et de l'injustice qu'il y aurait à les priver de territoires toujours considérés comme leurs. Du gouverneur aux plus avancés, personne n'est omis. Les confidences hâtives qui nous sont faites peuvent se résumer brièvement, car bien des traits communs les rejoignent.

Trois partis se partagent la presse et le peuple; le parti populaire chrétien, dirigé par M. Korosec, un prêtre, ministre du ravitaillement dans le cabinet de Belgrade, a toujours lutté, en majorité pour la cause slave; il connut une période troublée, des dissidences en faveur de l'Autriche, l'intervention de l'évêque actuel en personne, Monseigneur Veglic, ramena les brebis égarées et rendit le troupeau entier à l'opposition; son chef, le D^r Korosec, tend à lui donner une grande extension en recrutant des adhérents parmi tous les catholiques du nouveau royaume. Le parti libéral démocrate est le plus centraliste, affilié au bloc de M. Prebitchevitch, le ministre de l'intérieur. Les socialistes, enfin, très remarquables au point de vue de l'organisation technique, ont pris nettement position dès 1917, en faveur de l'union Yougo Slave, à laquelle ils appelleraient en outre les Bulgares. Chez tous, le

parti-pris est évident de ne pas insister sur les différences les plus essentielles.

« Nous ne connaissons pas d'autres préoccupations pour l'instant que celles de notre reconnaissance comme Etat S. H. S., de notre ravitaillement que les Alliés négligent pour l'Allemagne ou l'Autriche, de nos frontières surtout. Nous ne comprenons pas qu'on puisse abandonner à l'Italie, Fiume et des parcelles de la Dalmatie, quand elle obtient déjà l'Istrie, Trieste, le comté de Gorizia, dans lesquels un recensement sincère dénombrerait plus de 300.000 Slaves contre 200.000 Italiens. Et ces derniers sont insatiables; il paraît que, sur leur demande, Villach et Klagenfurth sont déclarés appartenir au problème adriatique, dont on croirait que la solution n'intéresse qu'eux ».

On nous exhibe des brochures de propagande très joliment illustrées, des statistiques, des photographies. Nous pourrions faire une abondante moisson de documents s'il ne nous restait guère que le loisir d'un déjeuner auquel nos hôtes ont eu la délicatesse de convier un ménage français qui accomplit parmi eux de la bonne besogne.

M. Meurville, ingénieur à Trieste, fut interné à Laybach, dès le début de la guerre et enfermé dans la citadelle; sa femme, malgré les menaces, prit le train de Vienne et obtint de l'empereur

une mise en liberté immédiate sous condition de résidence sur les lieux et de surveillance par la police. Le ménage se mit au travail et enseigna notre langue à plus de 500 personnes de tous âges et toutes positions, arrivant à ce résultat que 4.000 jeunes élèves l'apprirent à leur tour. A table, Mme Meurville conte à mi voix, des anecdotes touchantes :

« Quand mon mari fut délivré, nous emménageâmes en ville; dès les premiers soirs, en pleine guerre, alors que l'Autriche faisait régner durement la loi martiale, des étudiants slovènes venaient, sous nos fenêtres, jouer sur leurs tambouritzas (1), la *Marseillaise* ou *Sambre-et-Meuse*. Pourchassés, ils fuyaient et recommençaient aussitôt.

« Plus tard, aux plus mauvais jours de juin 1916, alors que sans nouvelles, me rendant au marché, j'avais le cœur tordu d'angoisse à entendre crier par les porteurs de feuilles, la défaite de nos armées, la chute de la cité symbolique, un médecin de la ville qui passait sur l'autre trottoir, souleva largement son chapeau, quoique me connaissant très peu, et me jeta à pleine voix, à travers la rue, sans souci des passants, parmi lesquels des officiers : « Verdun tient toujours! »

(1) Sorte de mandoline.

« Enfin, ces gens auxquels l'Italie veut arracher aujourd'hui leurs meilleures provinces, je les ai vu délivrer, pour la révolution, les prisonniers de cette nationalité; j'ai vu des femmes prodiguer à ceux-ci des soins, leur apporter du pain, au risque d'être enfermées elles-mêmes ».

« Leur déconvenue — reprend M. Meurville — en Carinthie et du côté de Trieste, qu'ils attribuent à l'accord de visées impérialistes entre Clemenceau et Sonnino, a diminué leur confiance en nous; mais quel empressement encore à suivre nos leçons ! Il est regrettable que vous n'ayez pas le temps d'assister au cours d'adultes par ma femme, vous y rencontreriez des professeurs, des ouvriers, des magistrats, attentifs et studieux. »

« Tout ce qui vient de France trouve acquéreur, livres ou produits. Que de choses j'aurais à vous montrer, à vous dire au sujet de la place que pourraient occuper dans ces régions notre industrie ou notre commerce ! »

Il est trop tard; des automobiles nous enlèvent, car il faut retourner à Zagreb, prendre les confrères que nous y avons laissés. D'autre part, la ligne de Ljubljana vers l'Istrie accédant en territoire occupé par les Italiens, ne nous convient guère, étant données les précautions qu'on nous conseille pour aborder autour de Fiume.



CHAPITRE IV

AUTOUR DE FIUME. — CELUI QUI COMMENCE A
CROIRE AU BOLCHEVISME. — DÉCORS ROMANTI-
QUES. — QUESTION DE FIUME. — FESTINS.

Nos hôtes de Zagreb nous ont dit que les Italiens tracassent fréquemment le voyageur se rendant des pays slaves vers cette ville, qu'ils n'ont jamais conquise, mais qu'ils occupent en conquérants; nous décidons alors de passer par Bakar, le port qu'on propose au nouveau royaume pour le consoler de la perte de Fiume agitée à la Conférence, et d'aller loger à Sussak, le faubourg resté aux mains des Yougoslaves.

Ainsi serons-nous tranquilles au sujet de nos bagages, bourrés de documents incendiaires, que Croates et Slovènes commencent à prodiguer, en réponse à la campagne inaugurée depuis plusieurs mois par leurs adversaires.

Diminués du représentant des *Débats*, qui préfère décidément se réserver un domaine à part, nous accomplissons un trajet en compagnie d'officiers alliés, dont le camarade français rencontré à Budapest. Récemment échappé aux bolchevistes et n'ayant rien perdu de son entrain juvénile, il bavarde volontiers.

« Les membres de la mission, gardés à vue dans leur domicile ne furent pas trop maltraités, sauf un capitaine qui, entouré dans la rue par des énergumènes, aux premiers instants de la révolution, se vit arracher ses galons et menacer d'un poignard. Son sang-froid lui conserva la vie sauve; mais il était furieusement vexé, le soir, à la popote, quand nous rîmes de son aventure.

« Le régime bolcheviste est assez amusant : défense aux banques de restituer les dépôts; elles distribuent, par semaine, 300 couronnes à chaque famille; c'est la solde commune, aux portiers comme aux restaurateurs qui doivent servir gratuitement; aux acteurs comme aux directeurs des théâtres, dont l'entrée est libre; aux ingénieurs comme aux manœuvres dans les usines; aux garçons comme aux patrons des maisons de commerce dont le stock est réquisitionné pour les clients. De plus, tout habitant ayant une baignoire doit la mettre à la disposition de dix personnes par semaine ».

« Voulez-vous lire les tracts qu'ils distribueraient à nos soldats ? » Il tend une proclamation enflammée, d'un style amphigourique « ...lumière qui perce la brume épaisse du sang évaporé... cris et soupirs s'accumulant en nuages sinistres... communisme sur les ruines de la classe bourgeoise ».

Notre attention se détourne assez vite, le chemin de fer cotoyant des abîmes rians ou dantesques, courant sur des crêtes, franchissant des gorges, puis un tunnel d'altitude extrême, pour s'arrêter à 150 mètres au-dessus de Bakar.

Nous y descendons en voitures, par de multiples détours, non sans passer devant un poste de bersaglieri, qui se contentent de répondre à nos déclarations : « Avanti ! » Sitôt installés, nous nous rendons à bord d'un voilier, à Krajevitza, vers l'autre bout de la rade, dont l'étroite ouverture sur le large se devine à peine.

L'impression est d'une qualité rare : nous sommes comme dans une immense salle de spectacle, dont la mer figurerait la scène, le village le parterre, et, sur le pourtour, les bancs de pierre soutenant des vignes étagées jusqu'au sommet, des montagnes l'amphithéâtre.

Mais, quelle feuille parisienne, lue en cours de route, vantait l'avenir de ce port ? C'est un trou splendide, ce n'est qu'un trou, à parois presque

verticales, sans dégagement possible pour des quais ou des docks, sans rampe d'accès. Pour le transformer, nous dit un technicien, il faudrait vingt ans et des sommes incalculables.

Dans le soir, vers la passe, massif et moyenâgeux, se dresse le château des Francopan, vieille famille féodale dont les domaines qui couvraient le pays, furent dispersés par l'Empire à la suite des soulèvements qu'elle fomenta.

Au fond, s'allonge avec coquetterie la mince agglomération de Kraljevica ou Porto Re; des hymnes nationaux nous y accueillent, joués et chantés par un chœur de soldats; ce sont des Tziganes, aussi nomades mais plus nombreux en Serbie que partout ailleurs en Europe; le colonel Maximovitch les commande « ayant dû, nous explique-t-il, se retirer de Fiume avec son bataillon, vers la mi-novembre, devant la sommation de l'amiral Rayneri, à la tête de la flotte : Ce dernier, il est vrai, avait promis, sur parole d'honneur, que les troupes italiennes ne prendraient point sa place; dès que le dernier serbe eut le dos tourné, une division entière faisait son entrée par trois côtés à la fois. L'amiral avait engagé sa parole, le général non, fut-il tout simplement répondu aux représentations alliées ».

Une collation nous est préparée, qu'il faut bien accepter, malgré l'heure tardive. Des fenêtres du

restaurant de campagne, nous regardons sur la plage danser le Kolo, sorte de pas de polka qu'exécutent ensemble, un temps à droite, un temps à gauche, des jeunes filles et des troupiers se tenant par la main comme pour une ronde.

On nous ramène avec des torches à l'embarcadère; l'orchestre prend place à l'arrière du voilier et nous accompagne, jusqu'à Baccari, de chants guerriers, un peu barbares, ou de mélodies lentes, amoureuses et nostalgiques, faisant planer sur le romantisme du décor toute la tristesse de l'âme slave.

Une matinée radieuse nous conduit dès le lendemain à Sussak, en dévalant des pentes face à la mer. La lumière de l'Adriatique est largement dispensée jusque dans nos chambres : des fenêtres, nous découvrons le port, les chantiers maritimes, la station d'Abbazia formant un crois-sant, dont nous sommes une pointe, sur les îles Cherso et Véglià, sentinelles paresseusement couchées à son ouverture.

Notre alanguissement est de courte durée. Pour nous convaincre mieux de ce qu'on nous a souvent répété, que Sussak et Fiume sont la même ville, on nous entraîne sur un rocher dominant la Rieka, flumen (1) ou rivière qui les sé-

(1) De là vient le nom même de la ville : Rieka pour les Slaves, Fiume pour les Italiens.

pare ; ce rocher servit encore de nid d'aigle aux Francopan, et c'est d'une tour bâtie par eux, commandant au loin la terre et l'eau, que nous contemplons, à nos pieds, le triangle de maisons pareilles, coupé juste en son milieu par la Rieka, coulant du sommet pour aboutir à la base dans la rade commune : Sussak, Fiume. Pourquoi deux noms ?

En dégringolant les marches du robuste édifice, nos guides en commentent l'histoire : « l'empereur, ayant confisqué les biens de la famille seigneuriale, dont le dernier descendant périt à Vienne sur son ordre, les distribua à titre de récompense, à ceux qui le servaient fidèlement ; ce château échut au général baron de Neigent, émigré d'Angleterre en Autriche. Voici précisément la baronne ! »

Une vieille femme apparaît, le chapeau noir en bataille, la robe en loques et tachée : « Bonjour, Messieurs, vous n'êtes pas Italiens, j'espère ? » Notre doyen s'empresse : « Non, Madame ; permettez-moi de me présenter, Mooney, de l'Agence *Radio*, anglais et fort étonné de trouver en ces lieux une compatriote » — « Mais je ne suis pas Anglaise, proteste-t-elle, avec véhémence, je suis Française, du cœur de la France et très fière de mon origine. Mes aïeux sortaient

de Nogent-le-Rotrou, et ne s'appelèrent Neigent qu'après être passés en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant ».

Mooney finit les présentations et s'étonne du drapeau italien flottant au sommet de la tour : « Pas italien, interallié ! rectifia-t-elle; on est venu mettre ça sans rien me dire; immédiatement, toutes les autorités ont reçu ma visite et mes réclamations; le général Franier m'a calmée en me priant de considérer ce pavillon comme représentant l'Entente et non une seule nation...

« Alors, vous êtes journalistes ? Que pensez-vous du bolchevisme ? Il paraît qu'on va distribuer 25 arpents de terre par personne; comme je n'en ai que 3 pour vivre, on m'en doit 22. Bonne affaire ! »

Et la vieille dame tourne les talons après une solide poignée de main à chacun d'entre nous.

Riant de l'aventure, nous regagnons l'hôtel où nous attend un banquet, occasion de contact avec les dirigeants yougoslaves.

D'après eux, les Italiens, occupant la ville malgré les Alliés, entendraient s'y maintenir de gré ou de force, et de nombreuses divisions aux alentours seraient prêtes à coopérer au premier signal. En attendant, ils se seraient artificiellement créés, par ce déploiement de puissance, un parti favorable et chercheraient à le grossir.

« Au début, nul ne songeait à eux. Fiume dépendit toujours de la Croatie, dont elle ne fut détachée qu'après 1865, grâce au faux que vous connaissez; notre premier acte, en octobre dernier, quand l'affaiblissement de l'empire nous permit de nous assembler en conseil révolutionnaire, fut de chasser la police, de désarmer les troupes, de proclamer l'annulation du traité frauduleux et notre rattachement au Comité de Zagreb, qui ratifia notre décision.

« Les plus zélés des fonctionnaires anciens ayant été révoqués, la vie publique suivit son cours, sans heurts ni troubles sérieux, à la satisfaction même de la municipalité restée en fonction.

« Nous reçûmes les flottes alliées avec des fêtes et des démonstrations de joie; nous pensions bien garder l'administration de notre territoire, quand nous apprîmes que le maire, M. Vio, s'était plaint à l'amiral Rayneri de troubles tolérés par nous.

« Sur ces entrefaites, le bataillon serbe entré en ville eut l'ordre d'en déguerpir; des troupes italiennes lui succédèrent avant que les officiers des autres nations eussent eu le temps d'émettre un avis; et le général Grazioli, en raison de son grade le plus élevé, prit le commandement. Il en profita pour nous dissoudre, ce qui nous obligea à venir nous reformer à Sussak, et pour faire

élire un nouveau Conseil national, uniquement composé de fidèles par naissance, intérêt ou conviction.

« Les affaires sont gérées de manière scandaleuse; par exemple, un ministère de la justice fut créé, dont le titulaire désigna son beau-frère, jeune employé de 25 ans, comme président du tribunal; celui-ci, en retour, reconnut les bons offices de son parent, en lui attribuant une charge de notariat très rémunératrice... »

— « Mais, de quel côté est vraiment la majorité ? » interrompons-nous.

C'est un avocat âgé et influent qui nous répond, du ton le plus mesuré.

« Nettement du nôtre, bien que cette question soit difficile à résoudre. La population est cosmopolite, en effet, et le criterium de la nationalité vague. La consonnance des noms n'est jamais une preuve; ainsi moi, Vio, on pourrait me croire latin, d'autant plus que mon fils, maire de Fiume, se trouve en tête du mouvement pro italien; pourtant ses frères, moi, notre famille, aussi loin que je puisse remonter dans la lignée, sommes de purs Yougoslaves.

« Pour nous dénombrer, le gouvernement autrichien se basait sur la langue, ce qui était à notre désavantage, car si tous les Yougoslaves de la côte parlent italien, l'inverse n'est pas

vrai; ses dernières statistiques de 1910 n'en donnent pas moins des chiffres qui assurent dans l'ensemble notre supériorité : 15.687 à Fiume proprement dit, et 12.480 à Sussak, contre 24.212 et 690.

« D'autre part, et à ne considérer que l'intérêt de la ville, il importe que celle-ci nous reste, car nous avons dans les sociétés navales plus de capitaux engagés qu'Italiens, Allemands, Magyars et autres réunis. Sur neuf banques, cinq sont entre nos mains contre une dans les leurs, de même pour les professions libérales, de même pour le commerce.

« Le mouvement du port dépend moins d'eux que de n'importe qui, leurs importations figurant pour 7,5 % et leurs exportations pour 15 %. Il dépend étroitement, en revanche, de l'arrière pays uniquement slave, même du côté de l'Istrie ».

« Et nous les boycotterons à mort, jusqu'à ce que nous leur reprenions ce coin de notre sol, car ce sera la guerre, dites-le chez vous, où l'on fit la Révolution, si l'on dispose de nous comme en usaient les régimes déchus », s'écrie un autre avocat, le fougueux président du Conseil national, que l'âge et la maladie ne retiennent ni des propos violents ni des plaisirs de la table.

Il est soutenu par quelques jeunes et jolies

femmes qui prennent part à ces agapes et ne sont pas les moins ardentes : « Parlez aussi de nos humiliations, des menaces à notre égard, des cocardes arrachées de nos corsages, lors de l'arrivée des Italiens. Que serions-nous devenues si vos officiers ne s'étaient interposés, ne nous avaient emmenées à bord de vos navires ? »

Ainsi se posent, dès ce premier soir, les données du problème. Du côté yougoslave, ce que nous entendrons, les jours suivants, n'en sera que la répétition ou le commentaire.

Dans les milieux adverses, nous n'aurons guère le loisir de pénétrer, sauf près des officiels. Ceux-là se montrent très circonspects, La courtoisie parfaite déployée par l'amiral à notre visite ne l'empêche pas d'esquiver les propos embarrassants.

Tant de retenue contraste avec cette ostentation permanente qui, à côté de mille symptômes fugitifs, se fait remarquer par une profusion de drapeaux dans les rues, par de longues bandes de calicot blanc voilant les enseignes et clamant en lettres énormes : O Italia, ô Morte ! — Fiume italianissima !

Entre les deux pôles contraires, nous recherchons l'opinion de gens désintéressés ; nous devons reconnaître qu'elle est unanimement favo-

rable aux Yougoslaves, qu'elle émane des Américains, des Français ou du colonel anglais Baker, qui, avec la mission de propagande, connut à Rome, les engagements pris en avril 1918, pour le respect des petites nations.

« Dès qu'ils en eurent connaissance, Tchèques et Yougoslaves marchèrent à fond pour nous. Par une réaction curieuse, les Italiens semblèrent regretter les avances auxquelles ils avaient consenti ; des déserteurs qui demandaient à se battre à nos côtés furent retenus prisonniers, ainsi que les parlementaires venus annoncer la mutinerie de la flotte.

« A présent les Italiens croient à un plébiscite et font des efforts pour écarter de régions sous leur surveillance l'élément intellectuel ; on raconte que l'évêque de Véglija a disparu de son sonne n'est informé de sa retraite.

« Les troupes qu'ils entretiennent dans ces parages ne sont pas indispensables au maintien de l'ordre ; ils en justifient la présence par la nécessité de garnir le secteur comme en présence du front autrichien ; soutenant, selon les circonstances, être tout à fait en pays ennemi, ou tout à fait chez eux ».

Le commandant Ford est encore plus radical :

« Le port entre les mains des Italiens, à son

avis, c'est la ruine probable avant dix ans, parce qu'il sera déserté par l'arrière-pensée immédiat sans compensation pour le trafic des empires centraux, qui sera naturellement drainé vers Trieste.

« Avec les Yougoslaves, au contraire, son avenir serait assuré, car, nulle part, ces derniers ne disposent d'installation semblable : outillage moderne, quais, docks, bassins spacieux dans une rade profonde et bien abritée, voies d'accès tant vers Zagreb que vers Trieste, transit possible de 6 à 8.000 tonnes par jour.

« Sebenico, Spalato, Raguse ou Cattaro ne seraient accessibles à un trafic sérieux qu'après des travaux très coûteux et très longs et n'offriraient jamais des avantages équivalents en raison des difficultés de communication avec l'intérieur; Gravosa, le meilleur port, auprès de Raguse, ne permet pas de transiter 200 tonnes par jour et se raccorde mal à Mestor et Serajevo, par un chemin de fer à crémaillère.

« Fiume, conclut-il, est indispensable à la Yougoslavie, comme la Yougoslavie est indispensable à Fiume; hors le rattachement logique, un seul tempérament serait possible, l'internationalisation ».

La perspicacité de notre compatriote n'est pas en défaut; trois délégués, l'italien, l'allemand et

le hongrois, se présentent d'eux-mêmes à notre hôtel, pour nous en fournir la preuve.

Le premier, M. Gotthardi, est le porte-paroles : « Nous sommes tous trois Fiumains, malgré les différences entre nous de noms et d'origines, et nous représentons près de 80 % de la population fiumaine, celle qui ne manifeste pas, qui n'assiste pas aux réunions publiques, qu'on n'entend pas, parce qu'elle travaille. Elle ne tient pas plus à une nationalité qu'à l'autre; elle tient à la liberté, à la prospérité des affaires. C'est pour-quoi n'importe quelle solution lui plairait mieux que la solution italienne; l'adoption de celle-ci causerait la déchéance absolue du port, de ce port à l'accroissement duquel nous avons contribué et qui est appelé à s'étendre d'Abbazia à Bakar. La solution yougoslave, plus avantageuse, laisserait place à un irrédentisme nuisible; l'internationalisation nous donnerait satisfaction complète, à condition que l'Italie ne se voie concéder aucun droit spécial ».

Les délégués prennent congé en nous demandant instamment de faire connaître leurs desiderata et les besoins nombreux du commerce.

Sur ce point, notre documentation étant restreinte, nous allons la compléter à la base française non sans recueillir quelques anecdotes savoureuses au sujet des incidents dont la Commission

interalliée est journellement saisie; une entre plusieurs :

Un rapport urgent ayant signalé des fusillades de nationaux italiens dans les rues de Zagreb, ce qui souleva une grosse émotion, des diplomates et des militaires furent envoyés sur les lieux; l'enquête révéla que, la nuit de Noël, conformément à la tradition, et comme les Américains, en signe de liesse, se servent du revolver, des Serbes ou des Croates avaient tiré des coups de fusils à blanc : Un officier, peut-être victime d'une mauvaise plaisanterie, s'imaginant être visé, avait cru au massacre général de ses camarades et en avait adressé la relation hâtive.

Au Bureau commercial on commence par nous dire que les transports sont rendus très difficiles par la pénurie de charbon, due à la mauvaise volonté des Compagnies allemandes, qui, concessionnaires des mines de Laybach, ne tiendraient pas à livrer leurs produits contre une monnaie dépréciée et allouent des salaires de famine (12 couronnes) à leurs ouvriers pour empêcher l'extraction.

Puis, on énumère les produits à importer. Nous renonçons à en dresser la liste, ils sont trop : tout manque aux Yougoslaves, et serait payé par eux n'importe quel prix, sauf des produits spéciaux, extraits et fabriqués aux environs de Spa-

lato : ciment, chaux, succédanés, et sauf les œufs, les porcs, les moutons qu'ils exporteraient en quantité s'ils en trouvaient les moyens.

« Je crois bien qu'ils peuvent en exporter, des moutons et des agneaux ! En avons-nous assez mangé ! — me murmure à l'oreille Reynold, des *Daily News*. Pouvoir faire un repas, un seul, rien qu'avec des œufs et une tranche de jambon et presque pas de vin ! »

Souhait pratiquement irréalisable !... Nos hôtes encadrent notre bande et nous traînent de clubs en thés, de thés en festins, jusqu'au dernier soir !

On a invité pour les adieux des personnages notoires, l'élite de la société féminine ; c'est un banquet encore qui se prolonge par des toasts enflammés ; après le départ des dames, par des toasts encore, des boissons variées, tous les hymnes, ne s'interrompant qu'au lever du soleil, sur torpilleur à bord duquel la marine française veut bien nous laisser nous rendre, le long de la côte dalmate, à Spalato et ses environs.



CHAPITRE V

LE LONG DE LA COTE DALMATE. — SPALATO (1) ET SES ENVIRONS. — LA VILLE. — EN PLEINE HISTOIRE. — LES CAMPAGNES : ALMISSA (2), SINJ. — TROP D'AGNEAU. — OU LES ITALIENS REÇOIVENT UNE VISITE MALENCONTREUSE.

Après cette nuit de veille, nous nous reposions volontiers. Le commandant du Hova, marin de bonne race, aux manières brusques et cordiales, a mis à notre disposition sa cabine en même temps que le carré des officiers. Mais, la curiosité l'emporte bientôt sur la fatigue.

Le long de ces côtes àpres, montagneuses, au sommet desquelles se détachent, par intervalles,

(1) En slave : Split.

(2) En slave : Omis.

de solitaires donjons, traces encore hautaines de la domination de Venise, nous voguons à travers un enchevêtrement d'îlots stériles ou verdoyants qui semblent, à chaque instant, renaître sur notre passage.

On rêve plus qu'on ne regarde : quelques voiles, des ruines, des oliviers, des îles encore, un chenal étroit comme une rivière, Zara à portée de la voix, de claires visions, des maisons blanches et roses qui se baignent les pieds dans l'eau...

Il faut toute l'autorité du maître de céans pour nous obliger à descendre partager son repas, tellement assaisonné d'entrain et d'anecdotes que nous n'aurons plus le loisir de remonter sur le pont qu'en vue de Spalato :

Sur la rade, cuirassés, croiseurs ou torpilleurs reposent sous pavillons alliés au grand complet ; comme pour mieux les accueillir, la ville, autour d'eux, tend en demi-cercle ses demeures jusqu'à la jetée, et son amphithéâtre, appuyé sur un fond de montagnes, face aux souffles chauds du Sud-Ouest, invite à la douceur d'une vie contemplative, dénuée de passion.

Un canot nous mène au quai, grande rue pleine de flâneurs, où les autorités nous reçoivent, mais sans cette hâte qu'on mettait ailleurs à nous confier inquiétudes et revendications. Des causeries

particulières s'engagent; rien ne permet de se rendre compte ici d'un bouleversement de régime : « Pourquoi cette absence de drapeaux aux édifices ? »

« Pour ne froisser personne, explique le gouverneur, aimable et souriant. Au moment de notre révolution et, plus tard, quand nos compatriotes serbes seront venus occuper le pays au nom de l'Entente, naturellement, la population pavoisa et se livra à des démonstrations de joie un peu vives; des désordres s'en suivirent, des rixes même, malgré leur petit nombre, avec les habitants de nationalité italienne. Nous avons supprimé dès lors toutes manifestations capables de réveiller les susceptibilités ».

Quel contraste avec Fiume !

Aux commentaires qui s'esquivent, l'intervention d'un secrétaire coupe obligamment court.

« Il n'y a que trois chambres disponibles à l'hôtel que vous voyez sur la gauche, car nous aimons beaucoup les lieux de villégiature. Que ceux qui partagent ce goût me suivent, je leur garantis une résidence agréable ».

Ford, du *Morning Post*; Chapsky, du *Chicago Tribune* et moi, prenons nos bagages.

Un canot nous remporte.

La pension Split, vers l'ouest, à la pointe de la presqu'île, est isolée, déserte, à part l'hôtesse

tchéco-slovaque et ses filles ou nièces, fort propice au recueillement avec ses terrasses et ses larges baies sur la pleine mer. Nous ne songeons à en partir que pour rejoindre nos camarades à l'heure du dîner.

Nous les trouvons en compagnie de quelques membres du gouvernement, d'officiers de marine, d'un Français chargé du service des renseignements, ni policier, ni publiciste.

En sortant de table, ces messieurs nous conduisent par une série de ruelles à une cour dallée de vieilles pierres, au milieu de monuments romains : la lune y éclaire bizarrement des murs d'un autre âge, des portiques, un sphynx accroupi, une colonne aux arcs audacieux, à la fois puissante et élancée. C'est le Palais de Dioclétien.

Nous sommes en pleine histoire... Réminiscences classiques...

La Dalmatie qui fournissait Rome de vins, de mercenaires et d'empereurs, ne donna-t-elle pas naissance à Dioclétien ? Lassé du rôle de César, ce dernier ne se fit-il pas édifier, non loin de son berceau, seule faveur qu'il lui accorda, pour y finir ses jours, cette retraite splendide et vaste qui, longtemps après sa mort, put servir d'enceinte à toute la ville ?...

Et nous nous demandons par quel destin, ces

pays auxquels fut loin d'être maître la nature, n'ont jamais pu s'affranchir, depuis les temps les plus reculés, des dominations étrangères ? Rome, jadis ; puis Venise et les Turcs, les Magyars ; hier, l'Autriche. Les idées mêmes d'indépendance, de conscience nationale, il fallut que ce fût encore un protecteur qui les leur enseigna : la France de 1809 à 1814.

Le lendemain, sans souci des enquêtes politiques auxquelles on ne semble pas, du reste, pressé de nous convier, nous retournons au vieux Spalato, c'est-à-dire au Palais dans lequel se réfugièrent les familles de Salona, antique cité proche, sous la pression ottomane. Nous y pénétrons par un passage couvert autrefois submergé et accessible aux barques.

Au jour nous voyons mieux les modifications apportées à l'architecture originale par les habitants successifs jusqu'à notre époque ; des cloisons ont relié de beaux fûts qui ne sont plus que des piliers ; des niches ont été creusées dans l'épaisseur des murs ; des fenêtres percées ; plus rien n'est intact que la colonnade d'hier soir et le mausolée impérial. On en a fait une cathédrale ! paradoxale ! toute ronde ! soutenue par de fines colonnes rapportées d'Égypte, et que gâtent d'énormes chapiteaux ; sa voûte, très élevée, en forme de demi-sphère, est entièrement conser-

vée avec une frise d'amours en chasse derrière des bêtes. En bas, il a bien fallu ajouter un autel, une chaire, des statuettes, un lustre ! Ce mélange de païen et de sacré, de styles hétéroclites, d'ornements anciens et modernes, est d'une étrangeté frappante, non sans harmonie avec le milieu qui semble incliner à la tolérance.

C'est fête; des gens se pressent à l'église; nous sortons; une foule aussi dense est sur la place et vers le port; garçons et jeunes filles se font la cour; de jolies femmes habillées avec grâce, lancent des œillades. A quoi bon rechercher les doléances de cette population ? elle est, avec évidence, contente de son sort. Nous passerons aussi cet après-midi en visites de famille à bord des cuirassés français, anglais et américains, où nous sera offert du thé, avec profusion de gâteaux, pour le bonheur de nos camarades britanniques, qui ne peuvent se passer du five o'clock.

Au retour, nous croisons M. Krdtelj, le président du gouvernement dalmate qui, choisi par les conseils nationaux et confirmé par Belgarde, remplit provisoirement les fonctions dévolues auparavant au représentant de Vienne. Il s'arrête quelques minutes :

« Maintenant que vous avez pu, sans notre intervention, vous convaincre de l'ordre et de la

tranquillité de l'intérieur de la ville, nous procéderons cette semaine à des tournées aux environs; là, nous ne craignons pas de laisser manifester, il n'y a que des slaves ».

C'est par une organisation industrielle, du côté d'Almissa ou Omis, que nous commencerons.

Le gouverneur est avec nous. Des automobiles nous emportent vers l'Est, par une route serrée entre la mer et le Messor, sorte de rocher aride à 1.500 mètres d'altitude; puis nous bifurquons entre le Messor et le Biokovo, suivant la vallée de la le Mossor et le Biokovo, suivant la vallée de la Cettina, et la clarté crue du départ s'atténue aux marais verdoyants, aux plantes, aux arbres d'essences variées: peupliers, figuiers, oliviers, vignes, palmiers; puis nous escaladons la montagne par des crochets qui obligent à un arrêt à chaque virage; des enfants y sont embusqués, qui font pleuvoir sur nous des fleurs des champs. Le geste nous plaît, sans nous surprendre; nous y avons été accoutumés en d'autres lieux.

Mais ce qui ne peut pas ne pas nous surprendre, c'est l'enthousiasme qui nous accueille au premier village; toutes les demeures ont leur drapeau, toutes les fenêtres des tapis; les habitants sont rassemblés derrière le curé qui lit un discours bien flatteur pour notre mission, et des

ziviots ou vivats sans fin ponctuent la réponse de l'un d'entre nous.

Cette station, non prévue au programme, est courte; nous sommes montés uniquement pour voir où prend sa source la force motrice nécessaire à une des grosses exploitations mondiales de chaux, carbure et cyanamide.

C'est aux chutes de Gubavica, hautes de 110 mètres environ et d'où sort la Cettina, qu'un barrage a été construit, permettant de drainer l'eau en galeries longues de 1.200 mètres, et de la laisser tomber, par des conduites presque verticales, sur les deux turbines de l'usine centrale de Suffiol, qui distribue à grandes distances l'énergie obtenue.

Dans le hall de l'usine, remarquablement outillée et que nous étudions en détail, une collation copieuse nous est imposée, car notre entrée à Almissa n'aura lieu que dans quelques heures.

Elle est triomphale ! On a pavoisé jusqu'aux plus humbles chaumières; des guirlandes sont tendues; par les rues, des mouchoirs s'agitent, des bouquets sont jetés sur nos voitures. Devant la mairie, une multitude de paysans, accourus des alentours, nous acclame et s'ouvre pour nous laisser place vis-à-vis de la municipalité, qui s'avance entre deux haies de jeunes hommes à la chemise rouge sous le manteau khaki rejeté

sur l'épaule et la toque à plume de faucon. L'orchestre joue nos hymnes; le maire, avec émotion, nous souhaite la bienvenue et, pendant que le Gouverneur nous pousse amicalement vers la salle, sur nos pas, retentissent, plus nourris parmi les autres, les cris de : Vive la France ! Vive la Yougo-Slavie !

Les mets sont abondants, les vins chauds, la conversation s'anime. Mon voisin, un ingénieur, m'apprend que les uniformes rouges et khaki appartiennent aux sokols (faucons), sociétés de gymnastique ayant toujours entretenu le feu de la révolte contre les dominateurs, que M. Krstelj en fut président et dut, à cette qualité, d'être emprisonné au moment de leur dissolution par l'Empire, au début de la guerre.

L'intéressé saisit les derniers mots : « Oui, je fus aussi un combattant à ma manière; en captivité, j'ai beaucoup souffert; j'en apprécie d'autant plus la conduite et le courage des Français ».

C'est le thème qu'il va reprendre dans le toast élogieux qu'il nous consacre, pour mieux affirmer son espoir dans le secours des Alliés et sa foi en l'avenir du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Quelqu'un rappelle l'influence de l'administration napoléonienne, les fondations d'écoles, de routes, la fierté révolutionnaire insufflée par nos

ancêtres au point d'inspirer cette réponse « *Gallus sumus, ergo liberi* » à des fermiers appelés en procès par leurs propriétaires autrichiens.

Le prêtre de la paroisse confirme que les catholiques sont prêts à la collaboration la plus intime avec les orthodoxes et nous prie d'enregistrer cette déclaration, à laquelle ne manquerait pas de souscrire l'unanimité de ses collègues.

Les verres sont maintes fois levés au roi Pierre Karageorgevitch, au prince Alexandre, à la France, à l'Amérique, à l'Angleterre. Il fait noir quand nous sortons. Hommes et femmes n'en sont pas moins nombreux à nous guetter près de la porte et à nous porter aux voitures, dont les phares éclairent une place grouillante. Nous démarrons parmi les mains tendues et les cris d'adieu.

À Sinj, but de la seconde excursion projetée, le Gouverneur ne nous accompagne pas. Cet homme habile et charmant sait doser nos impressions : la bonne tenue de Spalato s'est imposée à nous sans qu'il eut l'air de nous influencer. Sa sollicitude, il nous l'a témoignée à Omis, en nous montrant une industrie prospère et le déchaînement de la ferveur nationale. Il veut aujourd'hui nous prouver que l'empressement populaire est uniquement dû à notre présence, non à la sienne.

Les mêmes démonstrations en effet nous attendent. Après quelques arrêts à des cimenteries

en pleine activité, nous trouvons à Sinj, sur la route dont Marmont fut le créateur réputé, le même accueil chaleureux et fleuri : les alkars, société de cavaliers, ont remplacé les sokols, mais les applaudissements sont aussi vifs à notre apparition, le maire est aussi ému, la table est aussi garnie de cochons de lait et de l'inévitable rôti d'agneau, l'eau-de-vie de pruneourakia qu'on sert en guise d'apéritif, est aussi parfumée, les vins sont aussi généreux, les compliments aussi patriotiques !

Après le repas, au milieu de groupes féminins curieux et sympathiques, nous admirons l'adresse du vainqueur à une course d'Alkars, improvisée en notre honneur. Puis, nous prenons congé pour nous rendre aux ruines de Salona.

A chaque agglomération, devant nos automobiles, s'attroupent des villageois ; impossible de passer outre ; collations, vins, rakias s'offrent à nouveau avec une insistance irrésistible.

« Je ne puis plus regarder une brebis dans les champs », m'avoue Ford en se voilant les yeux.

Gorgés de victuailles, sans nos guides, nous ne prendrions pas garde à la forteresse de Clissa (Klis), qui se confond avec le roc qu'elle domine à six cents mètres d'altitude. L'ascension est rude, mais le spectacle rachète la peine : gardée par le Mossor, qui roule vers elle dans une cou-

lée de lave, la citadelle domine la vallée, les routes, la mer; du haut de ses murailles étagées, nous distinguons des polygones de verdure bordés d'oliviers, le village de Klis, les ruines de Salona. Salona était à une dizaine de kilomètres de Spalato, une grande ville qu'édifièrent ses derniers habitants. Abandonnée devant l'invasion des Turcs, elle a laissé des traces d'une civilisation accomplie et put être de longues années un objet d'études pour des savants comme Mgr. Bulic, le même qui apporta, récemment, à la Conférence de la Paix, les protestations des évêques slaves contre les agissements italiens.

Nous avons presque honte de notre course hâtive à travers ses décombres, grandioses encore : colonnes marquant la place d'une église, chapiteaux séparés de leurs fûts, sarcophages innombrables, étuves, cirque en voie de restauration..., la nuit nous y surprend.

Nous ne sommes plus capables de sentir la poésie intense qui devrait s'en dégager pour nous à cette heure.

D'autres décors d'histoire et d'art nous attirent, la soirée suivante, vers le Nord, dans la baie des Kostela, ainsi nommée des châteaux vénitiens qui l'entourent et s'y mirent. Faisant pendant à Spalato qui commande la passe, Trau ou Trogir, entièrement vénitienne d'aspect, quoi-

que sa population soit d'un slavisme extrême, flanque, à l'ouest, la baie, de ses donjons majestueux devant son église du Moyen-Age.

Ainsi, dans quelques lieues, sont rassemblés les vestiges des génies les plus divers, romain, vénitien, ture et français. L'Autriche seule n'a rien laissé, que des rancunes. L'Italie moderne, dans les régions voisines où elle veut s'implanter à son tour, aura-t-elle de plus nobles ambitions ?

M. Krstlj nous ramène avec un a-propos rare au but de notre voyage :

« Vous ne conservez plus aucun doute sur les sentiments unionistes de nos populations, mais de celles qui sont soumises à l'occupation italienne, vous ne savez rien. L'île de Lissa ou Vis est proche; si, pour vous y rendre, vous obtenez à vos passeports le visa du commandant du navire italien, et il ne vous le refusera pas, le yacht du gouvernement est à votre disposition; naturellement, aucun de nous ne vous accompagnera ».

Le visa est accordé sans difficulté, et le yacht appareille.

Fatigués, croyant que nous ne verrions rien d'intéressant, Chapsky et moi sommes restés à la pension Split, où nous pareissons en compulsant quelques notes. Quels regrets j'aurai demain de cette abstention !

C'est le camarade Reynolds, du *Daily News*, lettré délicat, qui se chargera de les aviver par un récit dont je suis désolé de ne pouvoir rendre l'humour mêlé d'attendrissement :

« Hier, il faisait très mauvais; quand nous sommes arrivés en vue de l'île, peu étendue, impossible d'aborder le port de Lissa où l'on devait nous attendre; le pilote cingle vers Comissa ou Komis, de l'autre côté. Nous débarquons sous l'œil d'un factionnaire italien soupçonneux et, pas bien fiers, étant donné la réputation de tortionnaires qu'on prête à ces Messieurs, nous nous laissons conduire par lui au commandant d'armes. C'est un vrai gentleman, correct, affable. Il s'informe des raisons de notre visite, s'étonne de n'en avoir pas été averti, mande les officiers du poste, nous présente et nous offre à tous un thé exquis; puis il nous propose un tour dans la ville, parfaitement calme, nous dit-il, bien qu'il y ait quelques Yougo-Slaves.

« Nous sortons ensemble, sans que les passants aient l'air de faire attention à notre groupe; nous entrons à l'église, des femmes qui priaient se lèvent; Mooney, pour le plaisir d'étaler ses connaissances en slave, leur dit qui nous sommes; elles s'en vont précipitamment.

« Mais, comme nous ouvrons la porte quelques minutes après, une foule agitée nous entoure et

des clameurs s'élèvent : zivio Francia. zivio In-
glesia, et, en plein visage de nos compagnons,
zivio Yougo-Slavia ! même des cris malsonnants
pour l'Italie, car je vois tout à coup un des offi-
ciers prendre sa course derrière un gamin qui
détale. Et des fleurs nous sont jetées à poignées ;
des femmes s'exaltent : « Nous le jurons que
nous partirons tous, tous, s'ils ne s'en vont pas,
ceux-là ! » A l'écart, sans mot dire, une vieille,
les traits crispés, tend vers nous les bras en
pleurant à chaudes larmes.

« Un peu gênés, nous reprenons le chemin de la
rade sous l'avalanche croissante de bouquets et
de vivats, et nous nous réembarquons en vitesse.

« Il est tard, le pilote trouvant la mer trop me-
naçante pour gagner de nuit Spalato, vint jeter
l'ancre à proximité de Lissa. Nous nous mettons
à dîner, à bord, de nos maigres provisions, quand
des canots nous accostent dans le noir, sous une
pluie battante, et des garçons et des filles endi-
manchés font irruption, ruisselants d'eau, mais
d'une gaieté folle, portant des corbeilles de vins,
de caroubes, d'oranges, de citrons, des brassées
de roses, démaillottant de larges gâteaux sur les-
quels sont dessinés en blanc : France, Angle-
terre, Yougo-Slavie, babillant d'aise : « C'est prêt
depuis ce matin ; vers midi, on a signalé votre
embarcation ; vous filiez plus loin, désespoir !

Alors on est venu de Comissa raconter... nous enragions de ce que ce n'était pas chez nous; enfin, vous voilà ! » « Et les Italiens ? » « Oh ! ils nous ont vus; n'importe, cette soirée-là vaut bien huit jours de prison. Quelle mine doivent avoir les carabinieri qui se mouillent à nous guetter sur le quai ! » Et les rires de fuser pendant qu'on débouche les flacons. Jusqu'à une heure, ce sont des chants, des danses, des démonstrations bruyantes, des prières enfantines et touchantes à la Conférence de la Paix, des adieux attristés; après que, sur nos instances, par une éclaircie, leurs canots ont démarré, c'est l'explosion, pas inattendue, de votre *Marseillaise* qu'ils entonnent en traversant la rade.

« Sûrement, des cauchemars d'émeute ont secoué la garnison ».

Au rapport de ces faits, le Gouverneur sourit; il les escomptait et en profite pour exposer les griefs de sa nation :

« Les Italiens n'ont aucune illusion sur leur popularité à Vis comme ailleurs. Pourquoi y tiennent-ils ? Par hantise, peut-être, de souvenirs historiques; vous savez qu'à Lissa, aux environs de laquelle furent, en 1811, dispersés par les Anglais, les restes de la flotte française, se livra en 1866, entre les forces autrichiennes et italien-

nes, au désavantage de ces dernières, une bataille navale non moins célèbre.

« A qui craint-on que nos îles ou presqu'îles ne servent de repaires ?...

« Naïvement, nous supposons que les arguments tirés de raisons stratégiques, que seules peuvent invoquer les Italiens, étaient usés après les discours de M. Wilson !... Mais, quelle est la valeur de ce point de vue lui-même ?... Contre qui s'agit-il de se défendre ?... Uniquement contre une puissance beaucoup plus faible, de 13 millions d'âmes, qui n'a et n'aura de longtemps la moindre marine de guerre, et avec qui la seule cause de conflit pourrait être précisément l'attribution de ces ports dits d'assurance contre les agressions ?... Et combien ces garanties seraient illusoires en cas de lutte, puisque les forces de terre de l'arrière-pays auraient toutes facilités pour jeter à la mer les occupants !...

« Un fait brutal s'impose à quiconque est impartial : d'après le recensement officiel autrichien de 1910, la Dalmatie compte 611.111 Yougo-Slaves, 18.028 Italiens, Senebico, 56.004 Yougo-Slaves, 698 Italiens; Zara, la fameuse terre irrédente, 50.003 des premiers, 11.574 des seconds; Zara, qui n'a jamais cessé de proclamer son slavisme par la résolution de 1905, par ses

acclamations en 1912, au passage des volontaires serbes d'Amérique.

« Nos adversaires parlent encore de droits ancestraux, comme si Rome n'avait pas été colonisé ailleurs que chez nous; ils se targuent des noms latins qui décorent nos localités, bien que toutes aient un nom slave et certaines pas de nom latin, Sinj, par exemple, la plus grosse bourgade centrale; ils disent enfin que leur civilisation nous serait nécessaire.

« Parlons-en ! la première école, le premier journal furent créés chez nous par les Français au commencement du XIX^e siècle; à contre-cœur, Vienne laissa se développer les nouvelles institutions; que fait l'Italie aujourd'hui de sa providoire autorité ? Elle abolit l'enseignement de notre langue dans les écoles, et interdit la publication des journaux. Plus odieuse que l'Autriche, telle est l'épithète qu'emploient à son égard les expulsés ou les réfugiés ».

M. Krstlj s'est animé, dépouillant le scepticisme habituel. Il maintient avec force que la lutte est inéluctable si l'on sépare une parcelle quelconque du territoire dalmate.

« Notre peuple veut s'appartenir; il périra plutôt que de ne pas écarter cette fatalité que lui impose, depuis toujours, la tutelle des maîtres étrangers ».

Sur cette affirmation, peu rassurante pour la paix future, nous prenons congé de notre interlocuteur, qui nous prodigue ses souhaits les plus chaleureux.

Car, le départ, auquel nous ne pouvions nous résoudre, a été décidé sur l'annonce de l'arrivée du Godollo, confortable paquebot, provenant des dépouilles austro-hongroises, qui assure le service côtier, sous le contrôle d'un officier de notre marine. Il nous mènera directement à Cattaro, d'où nous gagnerons par voie de terre le Monténégro, assez tôt pour assister à la dissolution du dernier Parlement qu'on dit s'y tenir.

Nous quittons Spalato avec regret, en songeant à la joie des jours et à la mollesse des nuits durant lesquelles, très tard, chantaient des amoureux sous nos fenêtres.



CHAPITRE VI

LE LONG DE LA COTE DALMATE. — VERS LE MONTÉ-
NÉGRO. — TRSTENIK. — LES BOUCHES DE CAT-
TARO. — PAR LE LOVCEN ET CETTIGNÉ-PODGO-
RITZA. — LA FIN D'UNE PUISSANCE EUROPÉENNE.
— INCIDENTS DU RETOUR.

Nous avons dormi à bord; depuis que l'équi-
page leva les ancres, des heures se sont écoulées.
Proche, la terre s'élève, nous enserme, comme si
nous voguions sur une rivière au fond d'un cir-
que: à droite, se termine l'île de Curzola pour
faire place à celle de Melléda; à gauche s'al-
longe, en sinuosités interminables, la presqu'île
de Sabloncella. Dans un repli, se cache, le dos à
la montagne, un minuscule village.

« C'est Trstenik; souhaitez-vous qu'on y des-

cende ? » propose le jeune enseigne qui remplit les fonctions de commissaire.

Sur notre réponse affirmative, les amarres sont jetées sans que le bateau ait beaucoup à manœuvrer pour s'approcher du quai.

Nous allons acheter des timbres à la poste peu encombrée, car un courrier la touche très irrégulièrement chaque huitaine ou quinzaine. Les nouvelles sont donc rares, ce qui n'empêche pas des « Zivio Wilson » de s'étaler sur des pancartes, indiquant quels espoirs firent naître, chez les plus retirés de ces peuples, des proclamations bien oubliées de ceux qui les vantèrent, et quel retentissement ont, dans les consciences les plus obscures, les mots d'idéalisme.

Comme nous retournons au bateau, des paysans s'approchent, bienveillants, sans servilité, et nous offrent de ces vins sucrés, un peu lourds, de quinze ou seize degrés, qu'on récolte sur la côte. Nous cédon à leur instance et portons notre butin au Gondollo qui démarre.

Glissant par le canal de Calamotta, dans un paysage merveilleux de diversité, nous arrivons en vue de Raguse et de Gravosa, son port, où le bateau ne fera pas escale.

« Fermez les yeux, recommande Mooney, dont la mère est raguséenne, pour réserver l'enchan-

ment de la première vision à notre entrée dans la ville ».

Comme pour exaucer ses vœux, il bruine; nous filons assez vite jusqu'aux bouches de Cattaro. Tournant à angle aigu, nous piquons sur Castelnovo, pittoresque, sauvage avec des tours en ruine, au fond de la première baie que ferme, devant nous, un immense barrage de montagnes arides, pendant que, vers la droite, grandit le Lovcen et blanchit son sommet. C'est lui que, par un nouveau détour, nous prenons maintenant comme point de direction, longeant le barrage auquel s'encastrent des églises, de minces villages; et nous entrons dans Théodo, rade spacieuse, aux bords moins abrupts, d'une sérénité puissante; le cuirassé Lorraine, battant pavillon amiral, y règne majestueux, étendant sa protection à une flotille inutilisée de croiseurs autrichiens.

Nous souhaiterions faire visite à l'amiral, et nous accompagnons le commissaire dans ce but; mais nous sommes reçus par un officier d'Etat-Major d'allure hautaine, qui prétend que son chef est invisible, réponse, me semble-t-il, peu au goût des camarades anglais.

Nous reprenons nos places et cinglons vers la passe étroite qui donne sur la dernière bouche. Nous y pénétrons entre de hautes montagnes

grisâtres qui interceptent les lueurs du jour finissant, face à une muraille formidable, ravinée, dont nous suivrons la droite jusqu'au port de Cattaro, si petit sous la masse noire des rochers qui le surplombent. Au bas, sur la berge à peine suffisante, la file de maisons claires, minuscules aussi, posées de distance en distance comme des jouets de Venise, n'a pas l'air de servir à des êtres vivants. Pas plus que les campaniles accrochés aux anfractuosités, elle ne réussit à mettre une note légère sur ce décor écrasant. L'ombre et le mystère planent. Il est huit heures quand nous accostons à un appontement désert. Sur les baies, au long des gorges, des hauteurs, les cloches, tout à coup, sonnent à pleine volée, annonciatrices de Pâques; c'est un frisson d'horreur sacrée; on se tait.

La nuit s'épaissit; pas une lumière dans la ville; à quoi bon descendre, puisque le Gondollo ne reprendra son voyage que demain.

Nous devisons sur l'impression de recueillement qu'on éprouve malgré soi au fond de ces trous où la lumière est plus rare. Le commissaire compte qu'il y a dans les environs un village autour duquel sont disposées de telle façon les montagnes, que ses habitants ne voient jamais le soleil. Chaque année, au 24 juin, la tradition exige qu'enfants et grandes personnes

s'exercent à lancer verticalement des balles assez haut pour qu'elles soient frappées par les rayons.

Il nous apprend encore, et ceci est plus certain, que le rocher dominant Cattaro a dû être enchaîné à la montagne dont il tendait à se détacher.

Cependant l'un de nous, délégué vers les autorités locales pour leur faire part de notre présence, de notre intention de gagner le Monténégro le plus rapidement possible, rapporte du général commandant la place, la promesse d'une automobile, et l'invitation à prendre chez lui le café au lait matutinal.

Nous nous retirons dans nos cabines et, dès le réveil, nous nous présentons au général Tahon, qui nous reçoit à la manière simple et franche des officiers en campagne. A sa réputation d'affabilité, qui n'est pas surfaite, il mériterait de joindre celle de diplomate, car, exerçant, sans troupes à lui, le commandement sur un territoire où voisinent régiments italiens et serbes, il est parvenu, sinon à les concilier, du moins à ce que les incidents et litiges, — succès invraisemblable ! — lui soient soumis sans qu'on en vienne aux mains. Il parle de ses déboires avec bonne humeur ; lui-même, le café pris, donne le signal du départ.

On nous installe avec les bagages sur un ca-

mion et, par cette matinée de Pâques radieuse, nous nous mettons à gravir les contreforts du Lovcen par contours arrondis, et le Lovcen, lui-même, par lacets de plus en plus serrés, dont nous distinguons les derniers rubans en zig-zag là-bas, très loin, au-dessus de nos têtes.

A l'horizon borné d'abord, s'élargissant d'étage en étage, nous découvrons le village qui diminue, la baie escarpée de Cattaro, puis celle de Theodo harmonieuse, puis la mer, échappée infinie. D'un côté s'approfondit, plus féérique, l'abîme, de l'autre se rapprochent des crêtes neigeuses; le froid se fait sentir de plus en plus intense.

Peu après avoir dépassé un poteau qui indique la frontière entre la Dalmatie et le Monténégro, nous pénétrons dans le massif par le petit bourg de Niegosh. Des pierres partout...; c'est une mer encore plus tourmentée que la vraie par jours de tempête, un océan de rochers. Nous nous élevons au milieu de sommets dénudés et mornes pour descendre brusquement au fond d'une cuvette vers une agglomération de maisons basses, espacées, parmi les polygones de verdure malade, jardins où furent apportées d'on ne sait où, quelques poignées de terre. C'est Cettigné, la capitale !

Après un déjeuner médiocre chez une aubergiste dont les filles parlent notre langue, nous

allons voir le Palais Royal, caractérisé par son premier étage, exemplaire unique, et surtout une carte fort curieuse, représentant sur plus de cent mètres carrés, avec leur relief à échelle exactement réduite, les régions tourmentées dont nous parcourons une partie. De là, nous passons chez le Métropolitain (archevêque orthodoxe), qui nous montre des prisons effroyables dont l'usage est heureusement périmé. Il corrige l'effet de cette visite par l'offre d'œufs colorés, suivis de cette eau-de-vie de prune superfine qu'on nomme Sklivovitz.

Nous escaladons dans notre camion, le rebord opposé de la cuvette, nous nous abaissons ensuite vers la fabrique d'armes de Rieka, du nom de la rivière qui se jette plus loin dans le lac de Scutari, monter à nouveau entre les roches découpées par tranches horizontales comme des piles d'ardoises, et tomber enfin dans la plaine, verte aussi par contraste, que traverse la Moracha. Podgoritza est au bout, du même genre, mais plus étendue que Cettigné.

« Où se tient le Parlement ? »

« Aux Régies ».

Il convenait que le plus beau monument du royaume fut consacré aux impôts indirects par le souverain déchu, qui avait de grands besoins et beaucoup d'habileté. Le bâtiment des Régies

compte plusieurs étages capables d'abriter à la fois Gouvernement et députés. Ceux-ci en sortent au moment où nous freinons devant le porche.

Leur président, M. Rachich, nous communique le procès-verbal de la dernière séance, historique, puisqu'elle marque la disparition de l'une des puissances européennes, ce jourd'hui, 20 avril 1919.

Le Parlement ou Skouptchina qui vient de se dissoudre, était une assemblée révolutionnaire élue en octobre 1918, lorsque les Autrichiens furent contraints d'évacuer le pays. Aucune des institutions antérieures ne subsistait derrière le départ du roi. Après avoir en novembre adopté le principe de la déchéance de ce dernier et du rattachement à la Serbie, confié le pouvoir exécutif à un Comité de six membres, désigné douze des siens à l'assemblée de Belgrade, le Parlement s'était ajourné à la session actuelle.

Le discours d'ouverture fut prononcé par M. Pavitchevitch, monténégrin d'origine, représentant du gouvernement serbe. Il rappela les délibérations de novembre, dit qu'elles avaient été ratifiées par le cabinet de Belgrade et qu'au nom de celui-ci, il acceptait de « diriger et contrôler les organes de l'Etat en vue de l'égalité des citoyens devant la loi ». Après une allusion transparente aux agents de l'étranger qui cher-

chent, en raison d'alliances de famille, à fomenter des troubles, il termina par cette déclaration : « L'union nationale, créée par la volonté libre du peuple assemblé, est devenu un fait accompli ».

Le Comité rendit compte de sa gestion et remit ses pouvoirs à la Skouptchina qui prit à l'unanimité la résolution suivante :

« La grande Assemblée nationale ayant proclamé la déchéance du roi Nicolas, a décidé l'union avec la Serbie et, par l'intermédiaire d'icelle, au royaume S. H. S. ;

« Ayant entendu le rapport de son Comité exécutif, elle approuve la remise de ses pouvoirs. . . . ;

« Prend acte de ce que M. Pavitchevitch s'engage à assurer désormais l'exercice des fonctions publiques. . . . ;

« Se déclare dissoute ;

« *Finis rei et gloriae dei* ;

« L'union avec le royaume S. H. S. est effectuée, puisse cette union être heureuse ».

M. Bachih, qui fut ministre de la justice sous l'ancien roi, et démissionna à la fin de l'année 1915, lorsqu'il perçut imminente la capitulation, veut bien nous expliquer les causes de la déchéance :

« Nicolas fut très populaire, longtemps il fit miroiter les promesses d'une constitution libé-

rale; dès qu'il en présenta un semblant de réalisation, en 1905, les critiques s'élevèrent : ce n'était qu'un leurre. Opposition de la jeunesse intellectuelle élevée en Europe, complot en 1907 contre les idées absolutistes, affaire des bombes de Podgoritzza, ne le détournèrent pas à l'intérieur de l'oppression, à l'extérieur du rapprochement avec l'Autriche. La coalition des éléments nationaux s'organisa et n'eut aucune peine, lorsqu'au Lovcen inaccessible, notre armée céda sans combattre, à faire croire à la trahison.

« Le roi se résigna à l'exil, car il n'ignorait pas que son règne était fini.

« Ses partisans n'ont-ils pas tenté récemment un soulèvement en sa faveur ?

« Ses partisans ? Ils ne l'avouent pas. Clientèle de fonctionnaires cassés ou de famille, ils ont organisé une émeute pour la dernière nuit de Noël. Nous avons espéré prévenir le mouvement par l'arrestation des meneurs, mais, en l'absence de troupes régulières, des bandes de paysans recrutés partout se groupèrent et attaquèrent Cettigné. Ils furent dispersés par les habitants sans que les deux ou trois compagnies de soldats dont nous disposons aient eu à intervenir. Depuis, l'ordre règne et l'impopularité de l'ex-souverain est telle, que les insurgés eux-mêmes, sans se rallier à son nom, disaient lutter contre l'illégalité du régime».

« Pourquoi a-t-on choisi Podgoritza comme siège du Parlement ? »

« La ville est plus centrale que Cettigné, plus facile aux communications; peut-être aussi le souvenir de la conjuration de 1907... »

Ces déclarations nous sont confirmées par le nouveau gouverneur, M. Pavitchevitch, qui nous propose, libéralisme rare, une entrevue avec les détenus politiques: « pour demain si cela vous plaît; avant tout, il vous faut songer à chercher des logements; il y en a peu ».

Nous voilà circulant par les rues presque désertes malgré la fête, comme celle d'un grand village, accompagnés de gendarmes, le fusil sur l'épaule. On croise parfois une femme au manteau de couleur couvrant la robe blanche, parfois de grands gaillards à forte carrure, aux vestes rouges et or, aux pantalons bleus bouffants sur les bas ou les bottes, à l'ample ceinture multicolore de laquelle émergent des crosses de pistolets.

Les maisons sont d'apparence pauvre, mais les habitants très hospitaliers; un vieillard auquel je demande un lit qu'il ne peut me fournir, envoie ses deux fils à la découverte, avance une chaise et me tend un verre de rakia, puis un second que je refuse; il se dirige vers la table, coupe deux morceaux de jambon fumé dont il porte l'un à sa

bouche et me présente l'autre au bout d'une fourchette, il m'oblige ensuite à boire l'alcool déjà servi. La même scène se répète et se renouvelerait indéfiniment si les enfants ne revenaient me prendre pour me conduire chez de braves gens dont le salon a été transformé en chambre à coucher. J'ai la chance de contenter ces derniers en n'acceptant qu'un peu de gâteau et je rejoins mes camarades.

Nous dînons mal au prix tarifé de vingt-quatre couronnes. Décidément, les vivres manquent : l'agneau lui-même est rare, et peu abondant le paprika, poudre de piment rouge dont on assaisonne tous les aliments.

Cette ville connaît-elle le luxe de l'éclairage en temps normal ? Je ne sais ; en tout cas, j'ai peine à reconnaître mon logement dans les ténèbres, et quand, par hasard, je l'ai retrouvé, il me faut frapper plusieurs fois à la porte avant que le propriétaire, méfiant, l'ouvre.

La pièce dans laquelle je couche ne se distingue que par les tapis aux dessins géométriques, produits, comme en Serbie, de l'industrie nationale ; des malles font l'office d'armoires, la table de buffet. Au lever, les deux filles de l'hôtesse, qui paraissent propres et sont bien vêtues, assistent sans gêne à ma toilette et poussent des cris de ravissement à la vue de mon savon ; je leur

en donne la moitié, ce dont elles témoignent une vive reconnaissance.

On nous mène au dehors de Podgoritza vers les prisons, d'aspect beaucoup moins sévère que celles du Métropolit. Dans un préau, j'allais dire une cour de ferme, très aérée, se promènent au soleil des hommes correctement vêtus; ce sont les détenus politiques; ils se pressent vers nous, plusieurs parlant français.

Un ancien président du Conseil d'Etat se plaint de l'arbitraire des arrestations; lui et ses compagnons de captivité n'ont point fomenté de révoltes; ils se sont bornés à une propagande politique contre le nouveau régime, qui ne représente pas une majorité réelle; les élections ne furent pas sincères.

« La majorité, d'après vous, souhaiterait le retour du roi Nicolas ? »

— « Sa personnalité n'est plus en cause. Nous sommes partisans d'une Yougo-Slavie à laquelle nous participerions directement, sans l'intermédiaire de la Serbie qui nous absorbera. Les Monténégrins sont de race serbe, il est vrai, mais, les premiers, ils ont fondé une monarchie indépendante. Pourquoi se faire les sujets des autres ? Nous voulons une Constituante générale qui décidera ».

— « Le cabinet de Belgrade affirme que les

élections auront lieu aussitôt après la signature de la paix ».

— « Si les votes sont libres, nous n'avons rien à objecter, sinon que nous sommes dans ce local depuis plus de trois mois et qu'on ne nous juge pas ».

Un petit homme éveillé, alerte, quoique très âgé, sourit pendant le dialogue. C'est Pétrovitch, nous souffle-t-on, le plus proche parent de Nicolas. Nous lui demandons ce qu'il pense des accusations formulées contre ce dernier; il s'en indigné : « Qu'on les prouve ou qu'on se taise ! C'est mon cousin, je n'admets pas qu'on dise du mal de lui en ma présence ».

— « Vous seriez heureux qu'il remontât sur le trône ! »

— « Il n'en est pas question; ce qui est fait est fait. Je réclame surtout plus de justice pour moi et les autres. Qu'on nous traduise devant un tribunal ».

Il cause avec facilité et bonne humeur de la France, de Paris qu'il connaît bien, et nous accompagne, comme dans ses domaines, jusqu'au guichet.

Nous passons aux cuisines, propres, confortables; les mets que nous y goûtons ne nous font pas regretter ceux du restaurant.

Le juge d'instruction avec lequel nous retour-

nous en ville nous dit que sur une cinquantaine d'inculpés, quinze, dont l'un des Pétrovitch, arrêtés au nombre de trois, ont été remis en liberté sur ordonnance de non-lieu. L'examen des autres traîne en longueur par suite du bouleversement de l'organisation judiciaire pendant la guerre et de la révolution; les magistrats font défaut.

L'après-midi, nous visitons la Croix-Rouge américaine, qui accomplit de multiples besognes : bienfaisance, ravitaillement, commerce.

Pour les adieux, un banquet d'initiative gouvernementale : peu d'invités, pas de luxe, le strict nécessaire, aucun discours. C'est une sobriété que nous apprécions.

Le retour nous réserve de fâcheuses surprises. A quelques kilomètres de Podgoritza éclatent deux pneumatiques; pendant que le chauffeur effectue les réparations, nous nous dirigeons vers une habitation isolée dans les champs : au milieu de l'unique pièce, sans cheminée, brûlent sur la terre noircie quelques brindilles. Deux femmes à côté surveillent un récipient sous les braises; des couvertures par-dessus une claie que supportent des tréteaux sont le lit; aux poutres se balancent une carabine Lebel et un Maüser. Le maître du logis s'avance, grand, solide, et nous engage en notre langue, lui aussi, à prendre place

sur des escabeaux branlants. Il a fait la retraite avec nos soldats dont il vante le courage.

Que pense-t-il de Nicolas ?

« Qu'il ait trahi ou non, nous ne lui pardonnerons jamais de nous avoir abandonnés sans ressources pour s'en aller vivre à son aise à l'étranger ».

Cependant, l'une des femmes passe la rakia à la ronde dans une casserole. Nous nous levons; des compliments s'échangent; quelqu'un tire de sa poche un billet pour le garçon d'une dizaine d'années qui joue sur le seuil; le gamin, d'un geste de fierté, repousse la main tendue. Nous n'insistons pas et courons au camion dont le conducteur nous hèle.

Une seconde panne près de la Rieka nous oblige encore à marcher et à goûter plus longuement le charme d'une contrée moins sauvage, aux abords du lac de Scutari, dont les eaux dormantes s'aperçoivent de la route. D'un groupe de paysans et de paysannes qui nous dépassent, part le dobardan (bonjour) familier avec des rires; le soleil atténue la fraîcheur des altitudes; nul ne s'énerve du retard; nous remontons sans hâte dans la voiture qui nous ramène à Cettigné. Des Américains nous y attendent, hommes d'affaires en costumes d'officiers, et débauchent l'envoyé de *Chicago Tribune* qui nous lâche pour rester

avec eux, non sans regrets de notre part, car il était aimable compagnon.

Ainsi allégés, nous descendons le Lovcen assez périlleusement, par suite des éclatements successifs de nos pneumatiques. Le camion roule sur les jantes de ses quatre roues quand il vient se ranger devant le bureau de la place.

Là, on se livre à une enquête sur les rixes entre Italiens et Serbes, auxquelles donnèrent lieu les fêtes, bien que les occasions en aient été réduites au minimum par une organisation aussi bienfaisante qu'originale.

A l'entrée de la maison hospitalière où se vend le plaisir, est placée, l'arme au pied, une sentinelle appartenant à la nationalité dont c'est le tour d'admission : trois jours par semaine sont ouvrables pour les troupes italiennes, les trois suivants pour les troupes serbes, le dimanche étant réservé aux Français, moins nombreux, ordonnances ou cuistots, à moins que ce ne soit aux officiers supérieurs.

Après un banquet à Cattaro, offert par le Préfet et durant lequel nous retrouvons la chaleur de la côte, puis un autre banquet près de Theodo, nous sommes conviés par l'amiral à prendre le thé sur la Lorraine. Il s'excuse de la réception froide qui nous fut faite à notre passage et dont il n'eut connaissance que plus tard; des bou-

teilles poudreuses de muscat circulent; le thé est fort, le plum-cake réussi; les camarades anglais proclament notre marine aussi chic que la leur, quand on accoste le bateau qui doit nous transporter dans les régions où furent l'antique république de Raguse et ses dépendances.



CHAPITRE VII

RAGUSE ET SES DÉPENDANCES. — PRESTIGE DE LA

VILLE ET DE SES ARTS. — QUELQUES RÉCEPTIONS.

LOKRUMA, LOPUD ET STANIO. — UN SERVICE RA-

RE. — DU CHARME ET DES FLEURS.

C'est, à la fois, un raccourci d'histoire et le site le plus rare que nous offre la sortie en plein jour des bouches de Cattaro. Au-dessus de la ville nouvelle, la forteresse d'abord, muraille épaisse avec des tours escaladant très haut les rochers pour protéger le vieux Cattaro contre les incursions des montagnards; Perasto, plus loin, village dont l'humble mairie garde, offerts par Pierre le Grand, un pavillon à Croix de saint André et un tableau qui montre, en relief argenté, l'amiral de la première flotte russe, frère d'un archevêque de Zara, étudiant à l'Université nautique de ces lieux avec de jeunes aristocrates

envoyés de Moscou; le détroit au travers duquel une chaîne, placée par les Vénitiens, barrait jadis le passage aux Turcs; le Castelnuovo, au flanc d'une hauteur, sa blessure rouge d'où fut extrait le pavé de Saint-Marc; tout est souvenir, jouissance pour les yeux et l'esprit.

Raguse, Dubrovnik en slave, sur ce prélude, n'en brillera pas moins.

Nous entrons de plein pied, n'ayant pas eu, par suite de notre arrivée tardive au port de Gravosa, le loisir de graduer les impressions.

Appréhendés au débarcadère, nous sommes entraînés en une course éperdue par les rues et les monuments pavés en notre honneur. Les détails nous échappent. L'ensemble s'impose à notre admiration, qu'une antithèse involontaire accroît.

Au Monténégro, une terre ingrate, des pierres, du froid, une race âpre et rude, solide comme le roc dont elle semble issue, mais de tradition nulle; ici, une civilisation antique, du soleil, toutes les plantes, un éblouissement de lumière, un éblouissement qui se perpétue jusque dans l'ombre des cloîtres, par l'éclat des bijoux et des pierres précieuses. Avancée comme un îlot dans la mer, avec sa ceinture de murailles et de tours datant du XIII^e siècle, ses abbayes, ses églises aux trésors inestimables, son aristocratie élé-

gante, presque française, son peuple orgueilleux de l'indépendance conservée en face de Venise et de n'avoir cédé qu'à nos troupes, Raguse apparaît d'une fierté patricienne, n'ayant d'égal que son culte pour notre pays et ses aspirations à l'unité slave.

L'adjoint, le très sympathique M. Pugliesi, règle notre programme :

Les œuvres du Moyen-Age se réfugiaient dans les cloîtres; c'est là que, pour commencer, nous irons les chercher.

Aux Franciscains, un jardin carré est bordé d'une double rangée de fines colonnes dont les chapiteaux romans byzantins supportent des terrasses; une bibliothèque de 20.000 volumes recèle, outre l'écriture glagolithique sur quelques évangiles, des enluminures dont le coloris et la finesse semblent avoir été favorisés par l'âge.

Chez les Dominicains, dont la cour est semblable, mais bordée d'une colonnade gothique, nous trouvons des calices montés sur filigrane d'or, travail raguséen, des reliques, des peintures dont une du Titien, de vieux manuscrits. Au sujet de ces derniers et des pertes constatées dans les casiers où ils étaient rangés, du fait des soldats de Napoléon, qu'on n'eût pas crus si amateurs d'antiquité, les religieux, parlant tous français, naturellement, se livrent à des commen-

taires malicieux. Ils n'en sont pas moins reconnaissants de notre visite et recommandent à notre attention la cathédrale de Saint-Blaise « le plus riche reliquaire du monde ».

Nous n'y serons pas déçus. Un chanoine nous exhibe tour à tour la couronne des empereurs de Constantinople, extraordinaire cloisonné, en forme de bonnet, avec des diamants; des tiaras serties de rubis et d'émeraudes; la jambe et le bras de saint Blaise, patron de la ville, dans un des étuis qui tiennent de l'art byzantin et raguséen ensemble; un plat en argent repoussé par Benvenuto Cellini; un reliquaire d'Andrea del Sarte; un aigle porte-livre de Byzance, pièce unique; un arc et des flèches bizarrement décorés; de vieilles broderies sur des plastrons d'armures et des cuissards; le premier livre de commerce avec une reliure où se combinent or, argent et cuivre, produit national; et surtout une buire et son plat en or, sur lesquels sont ciselés, avec des détails d'une exactitude et d'une minutie invraisemblables, la flore et la faune, au complet, du pays, jusqu'aux poissons, aux insectes les plus infimes, jusqu'aux moisissûres.

Puis défilent un Christ en ivoire de Donatello; un Christ à la colonne d'Andrea del Sarte, un autre de Ribera, au visage ombré sur lequel pèse la tristesse des siècles et connu sous le nom

d'*Ecce Homo*; une vierge de Raphaël, la dona de Lokruma, des vierges et des saints de l'école flamande. Autour de nous, suspendus aux murs, tapisserie somptueuse, nous examinons des ex-votos avec des perles, une multitude de membres ayant appartenu à des saints ou des personnages illustres, enchâssés dans des métaux ouvragés, la plupart orfévres à jour par des artistes du pays.

Avant de sortir, nous nous arrêtons dans la nef, qu'un tremblement de terre oblige à reconstruire, devant un triptyque attribué au Titien, devant un Veronèse, un Tiepolo, des Raphaël, et entre tous, forçant l'attention, sur un autel de bas-côté, une madone byzantine, au double visage, pâle et sombre, traits effacés, peinte sous une auréole éclatante sculptée d'argent et d'or.

L'évêque, Mgr Marcellic, nous fait entrer dans sa chapelle privée, surmontée d'un plafond du xvi^e siècle, vénitien, où trônent les Muses. Il ne parle point d'art, mais, avec orgueil, il nous désigne, au fond de son cabinet, à la place d'honneur, les portraits des deux paysans pauvres, dont il est issu. Ce prélat s'exprime sans détours; c'est une charge dénuée de ménagements qu'il exécute contre les Italiens « avides de gloriole et du bien d'autrui, déportant ses confrères, interceptant les communications avec l'archevêque

de Zara », et c'est avec la franchise la moins calculée qu'il nous prie de nous faire l'écho de ses protestations.

Ce rappel à notre mission nous incite à épuiser immédiatement les interviews politiques. M. Chingria, dont le fils, maire de Raguse, est délégué à la Conférence de la Paix, soutient avec feu la thèse unioniste sans rencontrer de contradicteurs.

M. Nardelli qui fut, pour le compte de l'Autriche, gouverneur de la Dalmatie, de 1905 à 1911, retrace avec une compétence indiscutée, la situation générale; comment les écoles, créées sous Napoléon, ne connurent qu'un faible développement après sa chute; comment l'empire austro-hongrois, héritant de la domination vénitienne, avait adopté le principe formulé par un prêtre de cette nation : « Si vous voulez que les Dalmates vous restent fidèles, tenez-les dans l'ignorance »; comment, par un jeu de bascule, il avait favorisé d'abord l'enseignement de l'italien aux dépens du croate, plus tard du croate aux dépens de l'italien, selon qu'il craignait la prépondérance de l'un ou de l'autre; comment l'idée de nationalité née avec l'Illyrie de Monténégro, affaiblie par la suite, s'était réveillée aux prédications de l'évêque Strossmayer, pour englo-

ber tous les Yougo-Slaves et était devenue prépondérante, sans opposition.

M. Nardelli est un sage, retiré à quelques kilomètres de Raguse, dans une villa du bourg de Canosa, au milieu de beaux meubles, entre la mer et un vieil ami, le comte Gozze.

Ce n'est pas celui-ci, le plus parisien des slaves, qui nous parlera de politique : célibataire qui dut s'adonner aux plaisirs, il est prodigue et désordonné. Dans sa demeure voisinent des armoires, des chaises à porteur, un arbre généalogique, des estampes et des gravures pêle-mêle; mais ces choses ont un passé, et sa maison du xv^e siècle disparaît parmi les citrons et les roses, sous des magnolias, des palmiers, des camphriers qu'une terrasse mène jusqu'à l'échappée radieuse vers l'île Mezzo.

Une lourde table remplit sa salle à manger, garnie de tous les desserts : fromage, crèmes, gâteaux, fruits, confitures, chaque sorte comportant de multiples variétés, de tous les vins aussi, ceux de l'année en carafe, sucrés, forts, noirs ou blancs, d'autres mis en bouteilles, plus rouges ou plus jaunes, et les très vieux, pelure d'oignon comme les bordeaux passés dont ils ont le goût, ou safranés, avec une saveur sirupeuse.

Le comte Gozze nous fait les honneurs avec un entrain d'écolier et une insouciance de gentil-

homme. On rappelle qu'il pourrait, sans honte, désormais prendre femme, par allusion à l'engagement qu'avait formé l'aristocratie raguséenne de 1815, de ne pas se marier sous la domination autrichienne. Le comte se contente de remplir les verres et de boire à l'Angleterre et à la France, ralliant ainsi l'unanimité.

Il revient avec nous à la ville par la route sinueuse, qu'ombragent des platanes séculaires, des cyprès, des oliviers, des orangers, ce pendant qu'elle côtoie des baies ou contourne la rivière d'Ombla, toute formée au sortir de la montagne.

La réception de Camosa suscite maints exemples parmi les dames qui veulent nous avoir à leur thé : « Puisque nos maris, qui sont de vilains orientaux, disent-elles en riant, préfèrent les restaurants à nos salles à manger pour y dîner avec vous ». Elles ajoutent : « Lorsque, la paix signée, nous serons allées à Paris, il faudra bien que leur tyrannie se plie à vos coutumes ». Ces paroles, le milieu où elles sont prononcées, vastes salons, ameublements de goût, mises élégantes et simples des visiteuses, enjouement des maîtresses de maison, que ce soient la marquise Rona, Mmes Bjlovic ou Gracic, nous rappellent irrésistiblement les caractères que prêtaient déjà aux Raguséennes du XVIII^e siècle, les comédies

imitées de Molière : « Parler et faire tout à la française ».

La république de Saint-Blaise florissait alors, à l'encontre de celle de Saint-Marc, en pleine décadence, et c'étaient nos mœurs, notre littérature qu'elles prenaient pour modèles.

Les dépendances en étaient restreintes : la côte, jusqu'à la presqu'île de Sabloncella et les îles proches.

Devançant notre désir d'en faire un but d'excursion, la société nautique met à notre disposition une barque effilée, sur laquelle douze rameurs de quinze à dix-huit ans, bien découplés, nous mènent en quelques minutes à l'île Lokruma, octroyée par François-Joseph à la fille de l'archiduc Rodolphe. Des pins maritimes, une végétation d'essences les plus diverses entourent et envahissent le château bâti dans un ancien cloître, sans empêcher que, de ses balcons, on ne jouisse sur la mer et la terre d'une vue qui autorise le fanatique Mooney à s'écrier : « Nice et ses environs, aménagés par l'artifice des hommes, ne sont rien à côté de ceci ! »

Nos amis nous ont laissé faire seuls cette promenade brève; ils en organisent une plus sérieuse pour le dimanche.

Embarqués dès le matin, sur un vapeur au mât duquel flotte le pavillon interallié, bande bleue

ciel sur fond blanc, un premier arrêt à Mezzo ou Lopud, nous permet de voir, dans une église encore, de curieux spécimens de l'art local : balustrade et chaire en bois très fouillé, du genre gothique vénitien, des brûle-parfums en filigrane d'or, et entre tous, au fond d'une niche, une statue de Vierge au visage plein et élevé, mélancolique, très féminin, et dont l'expression est d'un réalisme inattendu.

On nous présente, habitant l'île, un jeune officier de marine, Sesan, l'un des promoteurs de l'insurrection de la flotte à Cattaro, qui se chargea, avec deux matelots, d'en porter la nouvelle à l'Entente. Partis en hydroplane pour atterrir à Monte-Gorgone, ils n'obtinrent des Italiens, en récompense, qu'une cellule où ils restèrent dix mois. Il fallut l'intervention pressante de M. Bissolati pour leur mise en liberté avec deux cents officiers qui avaient demandé à rejoindre l'armée serbe en Orient.

Devisant de ces faits peu connus, nous nous acheminons, après l'apéritif au rakia, vers une collation de fromages et de gâteaux. Et le prêtre de la paroisse, sitôt sa messe finie, ne craint pas de célébrer, par un toast notre venue, prétexte à clamer les méfaits des Italiens qui occupent l'île de Melléda, un fleuron de Raguse.

De retour à bord, entre un peintre serbe et le

vieux professeur croate amoureux de notre idéalisme, j'écoute les anecdotes qu'ils content à mi-voix, comme pour eux-mêmes, sur Mezzo: le port en fut célèbre; elle avait sa marine de guerre et fournit des vaisseaux à Charles-Quint lors de son expédition en Algérie... On s'y battit sous Napoléon entre Anglais et Français; des traces de boulets de canon sont visibles... Elle fut l'objet de légendes slaves, de chansons dont l'une commence ainsi : « Sur la plage de Lopud où les filles dansent nues... »

Nous voici en rade de Lucca, dans l'île Giapano, dont la Municipalité arbore pour nous ses oriflammes; des femmes en blanc lancent des fleurs, d'autres présentent des gâteaux et du vin. Le soin de notre estomac conseille d'écourter l'escale. En route pour Stone ou Stanio.

Après avoir dépassé le mur perpendiculaire à la côte et qui s'accroche aux arêtes montagneuses, construit jadis par la République en barrière contre les Turcs, nous arrivons dans la baie qui s'arrondit à la naissance de la presqu'île de Sabloncella.

Sur le quai, malgré les nuages, une foule est amassée dans laquelle nous discernons l'éclat inhabituel de robes sur des bas et souliers blancs. Une averse malencontreuse dissipe l'apparition. Nous devons subir, tête nue, puisque lui-même

ôte son chapeau haut de forme, le discours de M. le Maire, dont la péroraison est ponctuée de vivats; car, nombreux demeurent les assistants, et c'est une procession qui nous conduit, bannières au vent, vers l'Hôtel de Ville, paré aux couleurs d'Angleterre, de France et de Yougo-Slavie.

Dans la salle des fêtes, nous prenons place à une table de soixante couverts, à côté de M. le Maire et des notables de Stanie.

Il n'y a que des habits noirs. Où sont donc les personnes aux parures étincelantes remarquées tout à l'heure ?

Les voilà. Evocatrices de certaines scènes d'opéra comique, elles font leur entrée, à la file, d'un même pas balancé, portant d'un geste uniforme des plats chargés d'huîtres. Elles sont dix jeunes filles, parmi les plus jolies, en costume national : bouquets aux couleurs vives sur jupes noires, tabliers blancs, corsages rouges et mouchoirs clairs aux cheveux, colliers à gros grains d'or ajourés, pendentifs de perles, fines broderies aux fichus croisés sur la poitrine avec des dentelles ou des paillettes.

L'assortiment pourrait choquer; il nous plaît infiniment et nous en déclarons voluptueuses les nuances. Les noms qu'on nous murmure sont une caresse : Mlle Svilokas, à la chevelure de soie.

Nos serveuses, bien que ce rôle, sans aucun doute, ne leur soit pas dévolu dans la vie courante, s'en tirent avec une dextérité dont nous les félicitons; elles ne se laissent troubler ni par nos éloges, ni par la curiosité dont nous poursuivons leurs atours.

Lorsque, très tard, le repas terminé, ont été prononcés les derniers toasts, l'une d'elles se campe, en rougissant un peu, face à nous, et, au nom de ses compagnes, débite, d'une voix qui s'assure, le plus gentil compliment qui fut jamais dédié à des journalistes.

Je lui donne la réplique, mais les mots rendent mal l'impression que nous cause tant de grâce mise à l'usage de la propagande nationale. La meilleure réponse consiste à saisir la main offerte pour cette espèce de ronde qui ne tourne pas et qu'on appelle Kolo; il n'est pas jusqu'à nos camarades anglais que le mouvement n'enlève.

Pour nous soustraire à la douceur d'être ainsi choyés, l'insistance du pilote est nécessaire; nous le suivons, mêlés à la foule et à nos jolies serveuses, durant que sonnent les cloches.

Le bruit des vivats et le jeu des mouchoirs nous tient longuement sur le pont.

En débarquant à Raguse, nous nous souvenons d'une invitation, par les Américains, à l'une de ces fêtes où l'on s'agite, où l'on souffle dans des

cuivres et où l'on imite des cris d'animaux. Je n'irai pas, ce qui permettra à Reynolds, que ses sentiments catholiques n'exemptent pas de roserie, de me dire, le lendemain, devant des assistants à la soirée : « Vous avez perdu une entrevue bien sensationnelle de dames qui savent se tenir dans un salon, et d'hommes qui ne savent se tenir que dans les forêts ».

Cependant, le mois prévu pour la durée totale de notre voyage est expiré depuis plus d'une semaine, et la Bosnie Herzégovine, cœur du royaume S. H. S., nous reste à parcourir. La question se pose : quand prendrons-nous le train pour Mostar ?

On insiste pour nous garder. Quelques-uns, dont Mooney qui, après quarante années d'absence, revit sa jeunesse en compagnie des Pugliesi et des Gozze, hésitent. Ils acceptent la date du premier mai, escomptant sans doute une grève qui nous retiendrait.

Le 30 avril, de même qu'à la fin de son œuvre, l'auteur essaye d'en condenser les éléments essentiels, nos hôtes nous emmènent sur la forteresse pour embrasser d'un coup d'œil le paysage, les ports, la cité ramassée dans son enceinte.

Les remparts, de plus de trois mètres d'épaisseur à leur sommet, sans une fissure où lézarde, sont flanqués de cinq tours qui se commandent,

la plus élevée vers la terre, les plus massives en plein rocher, sur l'eau, deux enserrant l'ancien port, deux au côté opposé avec plusieurs étages d'oubliettes et de cachots, d'où les recteurs de la République précipitaient leurs condamnés. Un chemin de ronde fait le tour de ce promontoire, qui présente trois faces à la mer, et, par une lagune rocheuse où elles viennent mourir en pente adoucie, se raccorde aux montagnes de l'intérieur.

Du fort Minchetta qui domine, nous en suivons les contours et nous contemplons la ville ou plutôt les deux villes : la Raguse nouvelle, aux maisons neuves, aux parcs spacieux qui s'étendent jusqu'à Gravosa, dignes des tropiques par leur végétation, de l'Occident par leur tracé; la vieille Raguse comprimée dans sa ceinture, avec des rues d'une étroitesse telle que, de notre observatoire, les toits semblent se toucher, mais dont les maisons séculaires gardent une empreinte qu'offrirait la seule Venise, et dont le dôme de Saint-Blaise, les campaniles, la voie principale, sorte de place allongée de la porte de Pillé à l'ancien port, les fontaines, la forteresse elle-même, remontent à tout un passé d'histoire et d'art.

Nous ne redescendrons que pour entendre les représentants les plus autorisés du pays, au der-

nier festin qui nous rassemble, affirmer leur confiance en l'avenir de leur race unie et libérée avec l'appui des nations occidentales. Ils sentent qu'ils sont liés à elles; et quand, à la fin de la soirée, aux paroles enflammées du Préfet sur l'indépendance dont sont impatients les Ragusiens entre tous les Slaves, je répons par une allusion à l'esprit révolutionnaire de nos ancêtres, c'est une salle entière, spontanément dressée, pour la plus retentissante des Marseillaise, qui manifeste ses sentiments à l'égard de la France, « terre d'idéal », crie plus fort le vieux professeur croate, au milieu des applaudissements.

Sera-t-il possible, au cours de cette tournée, d'enregistrer dans notre mémoire fait plus émouvant ? Peut-être. Car, le premier mai, sans grève, à la gare, près du wagon de luxe que le Gouvernement nous prête, nous avons la surprise d'être attendus par toutes les dames et les jeunes filles que nous avons rencontrées dans les salons de la ville. Chacune porte une gerbe qu'elle nous tend avec ses souhaits et son sourire. Ce sont des brassées de feuillage et de fleurs, qu'au signal du départ, nous montons déposer sur nos fauteuils, sur la table, sur les banquettes.

Et lorsque, dans le lointain, se sont évanouis les gestes d'adieu, un silence plane; entre nous,

penchés vers les portières d'où nous regardons sans voir, c'est toujours le charme embaumé de Raguse qui flotte, mélancolique, parmi les mimosas et les roses effeuillées.



CHAPITRE VIII

PAR MOSTAT ET SERAJEVO. — ANNIVERSAIRES PATRIOTIQUES. — MOSTAR. — FRANCISCAIN ET DÉMOCRATE. — LES JOURNAUX ET LES OPINIONS A SERAJEVO. — LE REIS DES ULLEMAS. — MUSULMANS ET SOCIALISTES.

Le train serpente au flanc des montagnes, non loin de la côte, parfois revenant, pour s'élever, sur son trajet, en lacets impressionnants, parfois obligé à de longs circuits vers l'intérieur pour passer d'une crête à l'autre. A sa rencontre avec la Naranta, il remonte le cours de cette rivière pour s'enfoncer en Herzégovine, contournant des plaines fertiles, à moitié inondées, terres grasses et plates sur lesquelles sont posés des monts comme des pyramides.

Le paysage est tôt noyé dans la brume et la

nuit. Un contrôleur bavard, en cherchant vainement à allumer nos lampes, raconte que le wagon auquel est accroché le nôtre contient les ossements d'un ancien roi de Serbie, Stéphané, enterré jadis au Monténégro, à présent ramené dans son pays d'origine. Pourquoi de tels soins quand sévit la crise des transports ? des voyageurs les interprètent comme une recrudescence de piété nationale, due aux possibilités qu'on entrevoit et à la gravité de l'heure : « N'est-ce pas notre sort qui se joue à la Conférence ? » Aussi toutes les contrées revendiquent-elles en ce jour, leurs martyrs de la cause slave. A Zagreb, on recueille les cendres de l'ancien ban Zrinsky et du comte Francopan, exécutés sur les ordres de Vienne, le 30 avril 1671, pour avoir soulevé les populations en vue de l'autonomie.

Cet anniversaire, nous apprenons quelques heures après, à Mostar, où nous attend une délégation de fonctionnaires et de journalistes, que des cérémonies publiques le célèbrent, non seulement dans la capitale croate, mais encore dans toutes les villes du royaume. Les feuilles en donnent les échos et disent le succès qu'obtint le comte Regonen, demeuré à Zagreb, en évoquant la tombe commune sous laquelle étaient ensevelis les deux héros avec cette épitaphe : *qui quia coecus coecum duxit in candem foveam cecide-*

runt (1), épitaphe dont le sens pourrait aussi bien être retourné contre les dirigeants des empires centraux dans cette guerre.

N'était-ce ce rappel d'aspirations identiques, accentuées par la vue de la procession qui se déroule, en l'honneur des victimes, dans les rues de Mostar, chef-lieu de l'Herzégovine, nous nous croirions dans un monde nouveau. L'aspect de la cité est purement oriental; pour un clocher d'église catholique, un dôme byzantin d'église orthodoxe, des centaines de minarets pointent sur les toits; dans de vieux quartiers que relie un pont du xv^e siècle d'une seule voûte en ogive, sur la Narenta encaissée, des boutiques débordent les trottoirs; sur les têtes des passants ou des hommes causant par groupes, le fez domine; les femmes, plus rares, portent la cagoule noire avec son capuchon, strictement monacale. Leurs yeux se devinent à peine.

On sent que l'Islam s'est imprimé fortement en ces lieux. De fait, la majorité des habitants reste musulmane, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit slave. Les Turcs, maîtres du pays qu'ils ne peuplèrent pas, confisquèrent les terres pour les attribuer, avec des privilèges seigneuriaux, à

(1) Qui parce que aveugle, l'aveugle conduisit, dans la même fosse tombèrent.

ceux qui se convertissaient à leur religion; les plus avisés ou les moins scrupuleux y consentirent, en raison des avantages, une partie de la masse, par crainte des persécutions; de sorte que, s'il existe actuellement une plèbe de tous les rites, l'aristocratie des propriétaires fonciers, entièrement, obéit à la loi de Mahomet. Cette situation suffit-elle à expliquer le zèle, plus rigoriste qu'en Turquie même, apporté par les croyants à l'observance des pratiques extérieures ? Peut-être la classe dirigeante ayant intérêt à se montrer particulièrement soucieuse d'une religion de laquelle elle tient sa priorité.

Le régime autrichien, instauré en 1878 (Congrès de Berlin), par un vague protectorat, complété en 1908 par l'annexion, grâce à la complaisance de l'Europe, ne contribua pas à atténuer les passions religieuses nées de ces germes d'inégalité; au contraire, il s'inspira des méthodes inaugurées par ses prédécesseurs, en favorisant les Croates catholiques, à l'encontre des Serbes orthodoxes, plus dangereux que les Turcs, au moment où les yeux se tournaient vers Belgrade. L'Empire fut récompensé de cette attitude par la fidélité dont témoignèrent envers lui certains membres du clergé et des confréries, qui n'hésitèrent pas à manifester contre les auteurs ou les complices présumés de l'assassinat de l'archiduc.

Par une réaction imprudente mais trop humaine, les Serbes poursuivent aujourd'hui les organisateurs de ces manifestations ou ceux qu'ils supposent tels; un mécontentement en résulte dans le monde catholique.

Les données principales de ce commentaire me sont fournies par un petit franciscain, Dominic Mandic, vif, intelligent et ouvert, rencontré à la procession. Il fait pressentir des rancunes inapaisées, des plaintes, et d'avance il avertit de n'y pas prêter beaucoup plus d'attention qu'aux luttes politiques en période électorale chez nous. En somme, chaque parti cherche à s'assurer une position prépondérante pour la Constituante prochaine; mais, la nécessité de l'union entre Slaves, sous la dynastie actuelle, tous la reconnaissent, même les anciens fervents de l'Autriche. Le père Mandic a l'esprit large, et dans son âme n'entre pas la moindre goutte de ce fiel dont Molière chargeait les dévots. Bien que chef du parti clérical, il nous entame le plus brillant éloge du député d'un groupe adverse qui vient vers nous : savant, lettré, d'allures séduisantes, le docteur Zoncic appartient à ce bloc des libéraux, radicaux et démocrates, dans lequel M. Prébitchevich, le ministre de l'Intérieur, voudrait faire entrer des adhérents sans distinction d'origine ou de confession.

Nous le reconnaissons; ce député était hier à notre réception avec le maire Musulman. Il déjeune avec nous, dans l'après-midi nous conduit à Blagay où sort, des cavernes, une belle et profonde rivière comme à Ombla, et nous montre, en haut des pics inaccessibles, le château des premiers ducs de l'Herzégovine. Le soir, nous le retrouvons au dîner, à la fin duquel il nous porte, dans un français parfait, le toast de bienvenue et d'adieu. Après avoir exprimé les mêmes vœux, notre franciscain qui est présent, tient à placer, sur les récentes arrestations de ses correligionnaires, une allusion voilée « devant cette catégorie de personnes dont l'influence est telle sur l'opinion que l'apôtre saint Paul, s'il revenait sur terre, se ferait journaliste ».

Les deux adversaires n'en restent pas moins cordiaux l'un avec l'autre et empressés auprès de nous; c'est entre eux et précédés du fez rouge du Maire, que nous nous rendons à la gare.

A partir de Mostar, les bords de la rivière deviennent plus escarpés avec des rochers énormes, presque verticaux, décharnés, semblables à des châteaux forts ou, dans le lointain, à des ruines d'amphithéâtres. D'innombrables cascades peuplent la sauvagerie du décor.

Vers Gomitza, qui fut capitale de l'Herzégovine au XIV^e siècle, nous abandonnons la Narenta pour

remonter un de ses affluents. Devant gravir jusqu'à mille mètres d'altitude, un chemin de fer à crémaillère aide à nous remorquer en boucles successives, par des massifs inhabités et couverts de neige.

Comme pour aggraver l'impression de tristesse et de solitude, l'obscurité se joint au froid par la traversée de tunnels interminables. Au dernier commence la Bosnie : verte, d'après les atlas ou les guides; pour le moment, elle est blanche de neige et de grêle mélangées. Des nuages lourds, denses, cachent le soleil. Dès quatre heures il fait noir.

Pour secouer la torpeur envahissante, nous égrenons déjà les souvenirs de notre voyage « unique », affirme le doyen des correspondants Mooney, par l'enthousiasme sur notre passage, par la variété des sites et par cette réalisation immédiate, sans efforts, de nos moindres désirs, qui le font ressembler à un conte de fées. Mais la pudeur française exige que toujours l'émotion se voile d'ironie; et l'aliment à celle-ci ne manque pas dans la répétition fatigante des festins ou des discours. Je me félicite de l'abstinence que nous imposent les précautions du Gouvernement serbe au premier mai : Interdiction de vendre des boissons alcoolisées pendant six jours.

« A-t-on assez bu, en effet ? » soupire le sobre

et digne M. Ford, au non moins digne *Morning Post*.

« Parbleu, vous n'avez jamais su refuser un verre de rakia ».

« Eh bien, je suis comme cette vieille dame anglaise qui disait : bread is the staff of life gin is life itself ». (1).

Pendant, nous filons de plus en plus vite vers Serajevo, descendant à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. En gare, des collègues nous accueillent avec effusion, la presse locale tenant à nous offrir l'hospitalité durant notre séjour ici. Avec eux nous parcourons les trois ou quatre kilomètres qui nous séparent de la ville, et nous pénétrons, par le quai, non loin du lieu de l'attentat contre l'archiduc, dans un club luxueux, où nous est servie la chère la plus fine.

Dès le lendemain, nous nous mettons au travail, en débutant par les officiels qui nous donneront un aperçu de la situation générale.

A la mairie, située au bord de la torrentueuse Miliaska avec un horizon de montagnes blan-

(1) Le pain est le bâton de la vie, l'alcool est la vie elle-même.

chies, étincelantes sous le soleil, nous sommes accueillis dans un vestibule spacieux, de style égyptien, par M. Patrovitch.

Elu d'un Conseil municipal qu'avaient choisi les révolutionnaires, son rôle paraît malaisé avec soixante mille habitants dont une vingtaine de mille musulmans, presque autant de catholiques, onze mille orthodoxes, six mille juifs, les autres uniates, protestants ou libre-penseurs. Pourtant, il est optimiste : l'entente et le bon ordre règnent. Longuement, il nous parle de la majorité musulmane, très pratiquante, non fanatique; la question agraire la touche plus spécialement, il nous l'expose dans ses détails. De grandes propriétés ayant été concédées par le Gouvernement turc aux premiers de ses fidèles, le peuple dut y vivre à l'état de servage ou kmét, moyennant une redevance de 3/10 au seigneur, 1/10 à l'État. Cet anachronisme incita l'Europe à donner, par le Congrès de Berlin, mandat express à l'Autriche d'intervenir : aucune amélioration ou modification ne s'ensuivit. Dès la débâcle de l'Empire, la Révolution posa le principe du rachat par l'État et de la distribution des terres, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux. C'est la préoccupation dominante du Parlement de Belgrade; on partagera les biens de main-morte ou vacants, et les biens des grands propriétaires moyennant indem-

nité à ceux-ci; les kmets recevront quinze à vingt hectares par famille.

Au Conseil municipal siègent, par nombre égal de représentants, les principales confessions; il semble que nul ne se plaigne; les sujets de froissements qui peuvent exister disparaissent avec la Constituante.

C'est ce que nous répète peu après le gouverneur de Bosnie Herzégovine.

« Je suis à la tête d'une liquidation », nous dit en propres termes M. Athanase Scholla, dont l'apparence de jeunesse, de santé, même d'élégance, ne laisserait pas supposer qu'il ait confectionné, durant toute la guerre, des paniers dans les geôles autrichiennes. Il fut en effet condamné à douze ans de travaux publics comme président des Sokols de la région; les révolutionnaires le portèrent de sa cellule au palais; sa désignation fut confirmée par Belgrade. Provisoirement donc, il a la direction de deux millions de Bosniaques, divisés en huit cent mille Serbes, six cent mille Musulmans, quatre cent mille catholiques, et, pour le reste, en confessions diverses. Il ne nie pas les inconvénients de cette multiplicité, en ce qui concerne l'unification des lois par exemple. L'application du droit coranique aux affaires de succession ou d'état civil nécessite au tribunal la présence d'un cadî. L'en-

seignement de ce même droit et des langues orientales se poursuit dans les écoles déjà créées à cet office.

M. Scholla fait montre de libéralisme; il n'a pas interdit le journal allemand. Les arrestations opérées ont trait seulement à des agissements criminels. Pourtant, il lui a fallu s'armer de moyens préventifs contre les socialistes qui fomentaient des grèves, mortelles en cette période critique.

Interrogé sur la distribution de l'instruction publique, il nous renvoie au ministre compétent, dont la fonction a été conservée de l'ancien régime, avec les départements de la justice, de la police et de l'agriculture.

M. Gradjitch tend à la suppression des enseignements confessionnels, sauf pour la préparation au clergé. Aucune règle d'ensemble n'est adoptée que l'obligation de fréquenter une école, quelle qu'elle soit. Le Gouvernement autrichien s'en était désintéressé; aussi compte-t-on 50 % d'illettrés dans les campagnes.

Nous rencontrons M. Korochetz, ministre du ravitaillement au cabinet de Belgrade, chef du parti populaire catholique slovène, en tournée pour jeter les bases d'une organisation générale qui, à l'imitation du bloc Prebitchevitch, engloberait des adeptes de toutes les contrées et de

toutes les religions. Ses théories politiques, basées sur l'étatisation des forces productives, sont très unitaires et centralistes.

Nous recherchons, après les officiels, ceux qu'on range parmi les opposants et, le premier d'entre eux, présenté par de retentissantes interviews dont il se serait bien passé, comme le chef des mécontents, le reis des Ullemas. C'est le directeur religieux des Musulmans, sous la dépendance directe du Khalife de Constantinople. Ne parlant pas le français, il se fait assister de son secrétaire.

Il débute par un tableau à larges touches des dissensions séculaires entre les Turcs, tournés vers Constantinople, les catholiques vers Rome et Vienne, les orthodoxes vers Belgrade, des luttes continuelles entre eux jusqu'à la déroute autrichienne : « Comment n'y aurait-il pas eu de représailles, continue-t-il, en l'absence de pouvoir établi, de la part des victorieux ? Les Serbes orthodoxes avaient souffert, les moins éclairés d'entre eux, dans beaucoup de localités, se vengèrent sur mes coreligionnaires ; je reçus des plaintes ; le Gouvernement auquel je les transmis ne disposait pas de forces suffisantes pour agir. Sur ces entrefaites, passa le correspondant d'un grand quotidien de Paris ; je lui confiai mes doléances ; il les traduisit comme des preuves d'un

obstacle absolu à l'entente entre Slaves. La Cour s'émut, exigea une rétractation impossible, l'exactitude des faits subsistait. Je déclarai simplement que je n'avais visé aucun but politique en les rapportant à la presse. Et c'est vrai. Je ne cesse de protester devant vous contre des exactions qui me sont encore signalées de droite ou de gauche, des meurtres; je reconnais qu'ils ne sont pas nombreux; je suis convaincu de la bonne volonté du voïvode et du gouverneur, qui ont promis des sanctions, surtout j'espère en l'avenir. Dites-bien que je suis un ferme partisan de l'union, que je crois à sa possibilité ».

Au sortir de notre entrevue avec le reis, nous sommes rejoints par des socialistes, des purs, de la social-démocratie, leur irritation se donne libre cours, car on a arrêté la rédaction de leur journal « Glas Slobode » et six cents des leurs.

« Nous voulions, comme chaque année, fêter le premier mai; on nous l'interdit; nous avons décidé deux jours de grève; le trente avril, les troupes ont envahi la Maison du Peuple et traîné en prison tous ceux qui s'y trouvaient. Deux cents viennent d'être libérés, des autres nous ne savons rien.

« Quoique internationalistes, nous n'avons jamais prêché l'émeute. Nos cheminots ont participé au succès de la révolution yougoslave en

transportant en six jours soldats serbes, armements et vivres. Voilà notre récompense. Nous n'ignorons pas que notre nombre est infime et que la victoire de la classe ouvrière nous viedra des alliés comme nous en est venue l'union nationale. A celle-ci nous ne sommes pas opposés. Les premiers nous avons employé le mot Yougoslavie, dans laquelle nous comprenions les Bulgares. Nous ne sommes pas plus opposés à la dynastie régnante qui, plus tard, disparaîtra d'elle-même mais qui, dans les circonstances présentes, est nécessaire à la centralisation ».

De ces mesures de coercition contre les socialistes, les Juifs espagnols se réjouiraient au contraire d'après leur député, vice-maire de Sergevo. Eux, souhaitent commercer librement avec des exportateurs de l'Entente, auxquels ils enverraient des fruits et du bois contre toutes sortes de produits. Leur faveur va, par atavisme et intérêt, au gouvernement fort.

Tels sont, brièvement résumés, les plus saillants de ces entretiens qui rempliraient un volume. Ces extraits suffisent pour démontrer que les adversaires les plus irréductibles accepteraient l'union. Un vieux Musulman, raisonnable et têtù, dépeint exactement la situation : « Moi, je ne puis être Yougoslave, mon fils le sera ».

Quant à la complexité des opinions ou des par-

tis, il serait vain de s'essayer à la rendre. Pour l'illustrer, un chiffre suffit : dans cette ville moyenne ne paraissent que douze journaux, parce que plusieurs viennent d'être supprimés.

Pilotés par tant de publicistes ardents à leurs thèses, nous n'avons guère le loisir de nous arrêter au pittoresque de Sergevo, à ses monuments, à ses industries.

Nous obtenons, un matin, d'entrer à la mosquée, les pieds dans des sandales. Derrière les files alignées, plongeant avec ensemble, à intervalles réguliers, comme pour des exercices militaires, je me souviens des préceptes d'hygiène chers à Mahomet et conclus à leur explication dans cet exemple de culture physique. A quelles bonnes leçons de gymnastique suédoise, en effet, s'adonnent, chaque jour, leur vie durant, ces hommes qui se laissent tomber sur les genoux et les mains pour baiser le sol, leur derrière en l'air, et qui se redressent de toute leur taille pour recommencer aussitôt, au minimum trois fois ! Et, loin de moi toute intention d'irrévérence à leur égard ! J'ai constaté que le zèle de ces croyants dépassait de beaucoup celui des nôtres.

Nous traversons en coup de vent, la manufacture des tabacs, considérable, bien outillée, où volent des poussières blondes dans un parfum oriental, un peu écœurant — le Musée, un des

plus curieux de l'Europe, par ses sections d'ethnographie et d'entomologie — un établissement d'arts décoratifs où s'ouvragent de menus bibelots en cloisonné, en filigrane, et surtout des incrustations de métal sur métal, d'un travail étrange et fin.

Les rues sont très dissemblables; certaines, larges, aérées, avec de grands magasins, rappellent l'occident; certaines offrent l'aspect de Mostar avec un caractère plus accentué, étroites, envahies d'étalages où se vendent les objets les plus hétéroclites, tissus, cuivres, incrustations, fruits secs et opankes, cette chaussure nationale à semelle de buffle, maintenue par des lanières découpées.

Partout surgit le contraste, de l'extérieur de la ville comme de l'âme des habitants.

A Serajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, centre du royaume S. H. S., nous avons touché le fond du creuset où sont venus se heurter l'Orient et l'Occident des appétits, des civilisations, des religions et où maintenant ils commencent à se fondre. Nous pouvons nous en retourner.



CHAPITRE IX

AU RETOUR. — SUR LA SAVE INONDÉE. — MŒURS
SERBES. — CONGÉ DE LA PRESSE ET DU PARLE-
MENT. — DANS L'ORIENT-EXPRESS PAR L'ITALIE
ET LA SUISSE.

Pour joindre l'Orient-Express, nous formerons à Belgrade la boucle de notre voyage. En vue de la seconde session qui va s'y tenir, des membres de l'Assemblée se sont installés avec nous dans le wagon-salon; volontiers, ils causeraient; nous aimons mieux regarder les campagnes de Bosnie — réellement vertes — parsemées de vieilles forteresses turques et de villages dont le clocher voisine avec le minaret; parfois, dans les terres labourées, quelque tente pyramidale attire l'attention : c'est une musulmane accroupie sous ses voiles blancs.

A Brod, où nous arrivons à la nuit, on nous

conseille de descendre la Save en bateau — ce qui serait plus agréable et plus confortable. Nous nous rendons à l'appontement; il a beaucoup plu; la rivière est dangereuse; seule, une embarcation du modèle réduit assure le service; il faut se résigner à y prendre place; nous montons à bord; non sans marcher sur des pieds, bousculer bien des gens, nous traversons un grand salon et parvenons au local exigü, pas très propre, qui nous a été réservé. Heureusement il y a des banquettes avec des dossiers; nous pouvons nous allonger et dormir. Mais comment ont dû faire nos voisins? Regagner le pont, au matin, est presque impossible; dans le salon, de huit à dix mètres de côté, une centaine de personnes se pressent, commerçants, fonctionnaires, officiers ou femmes élégantes, assis pêle-mêle autour de tables sur lesquelles traînent des bouteilles de liqueur, des colis graisseux, des cravaches, des sacs à main, des pelures d'orange et des bouts de cigarettes.

Quand nous avons réussi à gravir, à moitié, l'escalier, nous constatons que là-haut on n'est pas mieux loti; soldats, agriculteurs, ouvriers s'y entassent avec les paquets et les caisses, en un amas encore plus indescriptible.

La Save a inondé la plaine à perte de vue; des moulins, en plein courant, roues à aubes entre

pontons, jalonnent son trajet; des arbustes dénudés en émergent; de loin en loin, une maison ruinée par les bombardements; le paysage est d'une désolation morne.

Une nuit encore dans notre taudis et nous arrivons à Belgrade.

Au bord de ce lac immense qu'est actuellement la Save, la ville, mieux étagée en amphithéâtre, nous cause une impression aussi vive qu'il y a deux mois. Son port n'a pas changé; même laisser-aller, même encombrement.

Nous rencontrons M. Begouen, enthousiasmé de son séjour parmi les Croates et Slovènes, dont il nous dit l'ardente sympathie pour la France. De cette sympathie chez les slaves quels qu'ils soient, le Parlement, peu après, nous donne une preuve nouvelle en acclamant, au cours d'une séance notre gouvernement et Clemenceau. La reconnaissance officielle, par ce dernier, du royaume S. H. S., cause une grande joie dans tous les milieux, on nous en remercie comme si nous y avions eu part.

En revanche, un chapitre sur lequel ne transigent pas les Serbes avec leurs amis ou Alliés, est celui des mœurs. Ils n'admettent pas qu'un soupçon de prostitution effleure les femmes de leurs pays. Aussi advint-il que l'une d'elles, d'ailleurs très honnête, dit-on, ayant commis l'imprudenc

vers 10 heures du soir de bavarder sur le seuil de sa porte, avec des sous-officiers français, se vit si-tôt après leur départ, arrêtée par la police et menée en prison; au bruit, les sous-officiers reviennent, réclamant au commissaire qui n'y peut rien, s'adressent au préfet qui n'en peut mais, au Ministre de l'Intérieur qui ne les reçoit pas. Finalement, vers minuit, ils se rendent au Palais royal, près des gardes médusés : « Nous voulons parler au prince; c'est un chic type; il s'est battu à côté de nous; il ne tolérera pas qu'on nous fasse une saloperie ». Un fonctionnaire essaie de parler; même refrain; de guerre lasse, on donne l'ordre d'élargissement et nos gaillards rentrent se coucher sans plus d'esclandre, la conscience rassurée.

Cette appréciation irrévérencieuse, qui est aussi un bel éloge, émanant des troupiers, marque assez bien le sentiment que leur inspire l'héritier de la couronne. Il est très populaire.

Ayant visité ses Elats, nous croyons qu'une entrevue avec lui serait le couronnement indispensable de notre tournée. Mais le prince, régent en l'absence de son père, que l'âge et une santé chancelante retiennent à Corfou, ne se laisse pas facilement interviewer. Il fait mieux; il nous convie à déjeuner. La scène évidemment n'offre rien d'historique; aucune question palpitante n'y est

soulevée; nous ne garderons pas moins, mes camarades et moi, un souvenir particulier de la simplicité, de la bonne grâce, de la courtoisie parfaite dont a fait preuve notre hôte à cette réception. Je suis frappé surtout de la prédilection dont témoigne, par les plus menus faits, son Altesse pour la France.

Quelqu'un en fait la remarque à haute voix et en prend texte pour rappeler qu'aux plus mauvais jours de la Marne, en 1918, le prince avait affirmé que si les affaires continuaient à tourner mal il abandonnerait le front d'Orient pour renforcer le nôtre de son armée. Loin de démentir l'anecdote, il l'approuve, estimant qu'il n'était pas admissible d'agir d'autre façon.

Il raconte avec émotion sa visite à Verdun, à nos villages dévastés. Puis la conversation redevient souriante et d'ordre général, sans que jamais une demande indiscreète soit rendue possible. L'occasion en naît une minute, par l'allusion que je risque au petit vieillard détenu à Podgoritza, parent de Nicolas.

« Ah, oui, Petrovitch, répondit-il, il est aussi mon cousin; j'ai le plaisir de vous annoncer qu'on l'a remis en liberté ».

Il nous tend les mains et se retire.

Notre bande est sur le point de se disloquer, l'un regagnant Varsovie; d'autres, Berne, Paris

ou Londres; le dernier rêvant de bolchevisme à étudier, sans trop savoir si ce sera à Budapest ou à Saint-Pétersbourg.

Avant de plier bagages, un adieu au Parlement s'impose. La séance est agitée : des orateurs, d'Istrie et de la côte dalmate, rapportent les sujets de plainte les plus graves contre l'occupation italienne.

« Des carabiniers sont entrés dans une église pour interdire la messe en langue slovène, usage séculaire de par l'autorisation expresse de la papauté.

« Jusqu'alors on ne déportait ou n'internait que des intellectuels, pour priver la contrée de ses dirigeants en cas de plébiscite; maintenant, c'est la race elle-même qu'on s'acharne à détruire en arrachant les enfants et les femmes.

« Pas de paix possible tant qu'une parcelle de notre territoire restera aux mains de l'étranger ».

Dehors, pour notre congé, c'est la même affluence que jadis à nous faire accueil. La presse entière, sans distinction d'opinion, s'en mêle.

« Ne nous oubliez pas. La France est toujours puissante et riche; pourquoi ses voyageurs de commerce ne parcourent-ils pas nos régions comme le font les Américains et les Anglais? Elle fut toujours favorable aux petites nations;

pourquoi tant de ses journaux prennent-ils parti contre nous sans nous connaître ? »

En compagnie de Ford, qui se dirige vers Berne, je repasse le fleuve; la traversée n'est guère plus facile qu'en mars; l'allure se ralentit par l'accouplement de bateaux auquel force à recourir l'abondance des passagers; la descente, surtout, est interminable.

Au sud, les arches du pont détruit se dressent encore, un bout sur leur pile, un bout dans l'eau.

Le trafic par voie ferrée s'est amélioré, cependant. De Semlin, chaque midi, part un Orient-Express vers Zagreh, Ljubljana, Trieste, Venise, la Suisse et Paris. Nous y prenons place.

Et de nouveau se déroule au long de la Save, la plaine inondée; à distance, de petites filles en costume national, vestes brodées aux tons vifs, tabliers à raies multicolores sur jupes blanches, gardent des vaches, des moutons, des canards ou de ces porcs à soies longues, épaisses et frisées comme une toison.

Après la nuit qui nous cache les parties montagneuses de la Yougoslavie, nous nous arrêtons brièvement à Trieste, dont la gare est grouillante de troupes; puis nous franchissons les lignes sur lesquelles s'étaient stabilisés Autrichiens et Italiens, puis l'Isonzo, puis la Piave. On s'est àprement battu, par là, dit l'histoire; il n'y paraît plus

guère; des trous d'obus sont bouchés; à l'entour la végétation reprend; c'est à l'honneur des victorieux; mais la terre meuble qui comble les entonnoirs permet d'en évaluer les contours peu larges et l'espacement considérable.

Je songe aux bords de l'Yser sur lesquels je n'étais point journaliste en 1915, aux plateaux de Verdun, en 1916...

La Serbie s'éloigne...

S'il est un peuple qui ait souffert, qui ait duré, toutes chances contre lui, qui ait espéré contre toute espérance, c'est bien le peuple serbe.

Un retour sur le manque d'organisation, les négligences dont Belgrade a l'apanage, sur les critiques entendues en cours de route contre sa direction me rend plus juste.

Là se nouent les liens de l'unité yougoslave, parce que là, précisément, porta l'effort qui aboutit à la libération de l'ensemble. Les lacunes d'aujourd'hui sont la rançon de la délivrance des provinces hier sous le joug, la conséquence inévitable des invasions, des privations, des deuils endurés pour la cause commune. Et, parce qu'elle sut les affronter, dans la tourmente qui emporta les trônes, la dynastie se consolide sur une base plus vaste.

Maintenant, agrandi sur le Danube et l'Adriatique, c'est vers nous que se tourne le nouveau

royaume par une habitude acquise dès longtemps, même chez ceux qui n'étaient pas libres.

Vaut-il qu'on y pense ?

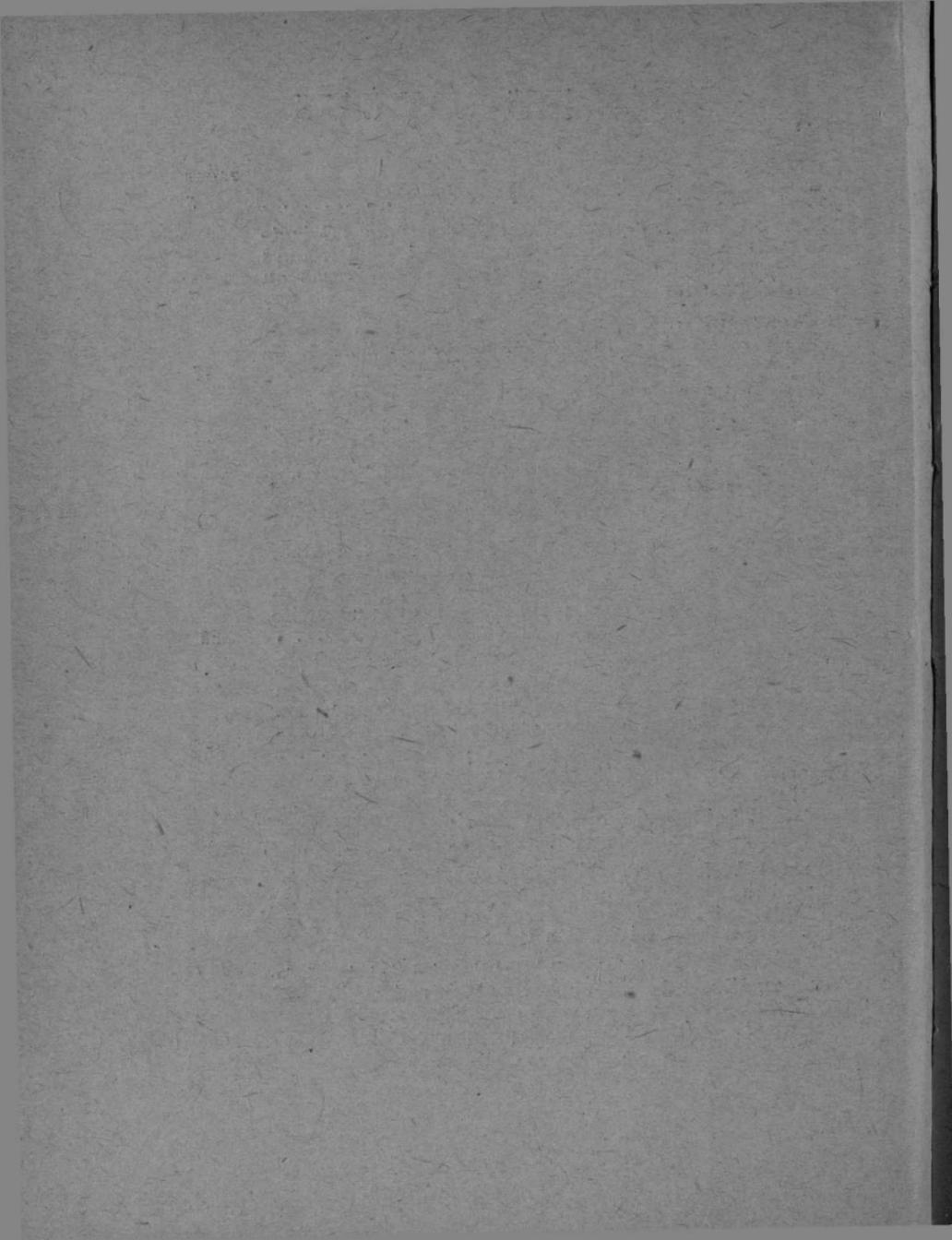
Il a de l'avenir, il tient les routes de l'Orient, il a besoin de nos produits et ceux qui nous font défaut, il peut nous les fournir, troupeaux ou bois, avec un sous-sol où gisent des richesses inexploitées. Ses hommes sont loyaux, tenaces, hardis. Et si, quelque jour, en Europe, il survenait que les prévisions les plus nobles, les précautions les mieux prises devinssent vaines, plus exactement à son égard pourrait s'appliquer le mot de Napoléon sur l'Illyrie : « Sentinelle placée à la porte de Vienne ».

Oui, la pensée française est souveraine dans ces pays, sur lesquels se fondent tous les espoirs. Prenons garde que le dédain de notre presse, de notre commerce, de notre gouvernement ne diminue cette souveraineté !...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Avant-propos</i>	5
CHAPITRE PREMIER. — On part. — Dans l'Orient-Express. — Par Vienne et Budapest. — Parcours sommaire d'histoire. — Un qui ne croit pas au bolchevisme	7
CHAPITRE II. — L'arrivée. — Autour du Parlement. — Où interviennent les femmes en Serbie. — Novisad. — Semendria	17
CHAPITRE III. — A Zagreb et Ljubljana. — Agram. — Plaidoyers nationaux. — Les partis et les agitateurs. — Laybach. — Un ménage français	34
CHAPITRE IV. — Autour de Fiume. — Celui qui commence à croire au bolchevisme. — Décors romantiques. — Question de Fiume. — Festins	50
CHAPITRE V. — Le long de la Côte Dalmate. — Spalato et ses environs. — La Ville. — En pleine histoire. — Les Campagnes : Almissa, Sinj. — Trop d'agneau. — Où les Italiens reçoivent une visite malencontreuse	66
CHAPITRE VI. — Le long de la Côte Dalmate. — Vers le Monténégro. — Trstenik. — Les bouches du Cattaro. — Par le Lovcen et Cettigné-Podgoritza. — La fin d'une puissance européenne. — Incidents de retour	85
CHAPITRE VII. — Raguse et ses dépendances. — Prestige de la ville et de ses arts. — Quelques réceptions. Lokruma, Lopud et Stanio. — Un service rare. — Du charme et des fleurs	103
CHAPITRE VIII. — Par Mostat et Sarajevo. — Anniversaires patriotiques. — Mostar. — Franciscain démocrate. — Les journaux et les opinions à Sarajevo. — Le Reis des Ullemas. — Musulmans et socialistes	120
CHAPITRE IX. — Au retour — Sur la Save inondée. — Mœurs Serbes. — Congé de la presse et du parlement. — Dans l'Orient-Express par l'Italie et la Suisse	13



ÉDITIONS BOSSARD, 43, rue Madame, PARIS (VI^e)

EXTRAIT DU CATALOGUE

Auguste GAUVAIN. — **L'Europe au Jour le Jour.** Recueil d'histoire contemporaine, grand in-8°.

Tome I. — LA CRISE BOSNIAQUE (1908-1909). Prix . 7 fr. 50

Tome II. — DE LA CONTRE-RÉVOLUTION TURQUE
AU COUP D'AGADIR (1909-1911). Prix 7 fr. 50

Tome III. — LE COUP D'AGADIR (1911) Prix 7 fr. 50

Tome IV. — LA PREMIÈRE GUERRE BALKANIQUE (1912)
Prix 7 fr. 50

Tome V. — LA DEUXIÈME GUERRE BALKANIQUE (1913)
Prix 9 fr. »

Tome VI. — LES PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE
EUROPÉENNE (1913-1914). Prix 9 fr. »

(Le Tome VII est sous presse).

Auguste BOPPE. — **A la Suite du Gouverne-
ment Serbe.** — DE NICH A CORFOU. — Une c. hors
texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix 3 fr. »»

Eugène GASCOIN. — **Les Victoires Serbes
de 1916.** — 20 photographies, une carte hors texte.
Un vol. in-8. Prix. 4 fr. 80

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes, Croates et
Slovènes.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix 1 fr. 80

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes et leur Épopée
nationale.** — Préface de M. MILENKO R. VESNITCH,
Ministre plénipotentiaire du Royaume des Serbes,
Croates et Slovènes. Prix 3 fr. »

Auguste GAUVAIN. — **La Question Yougoslave.**
— Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard.
Prix 2 fr. 40

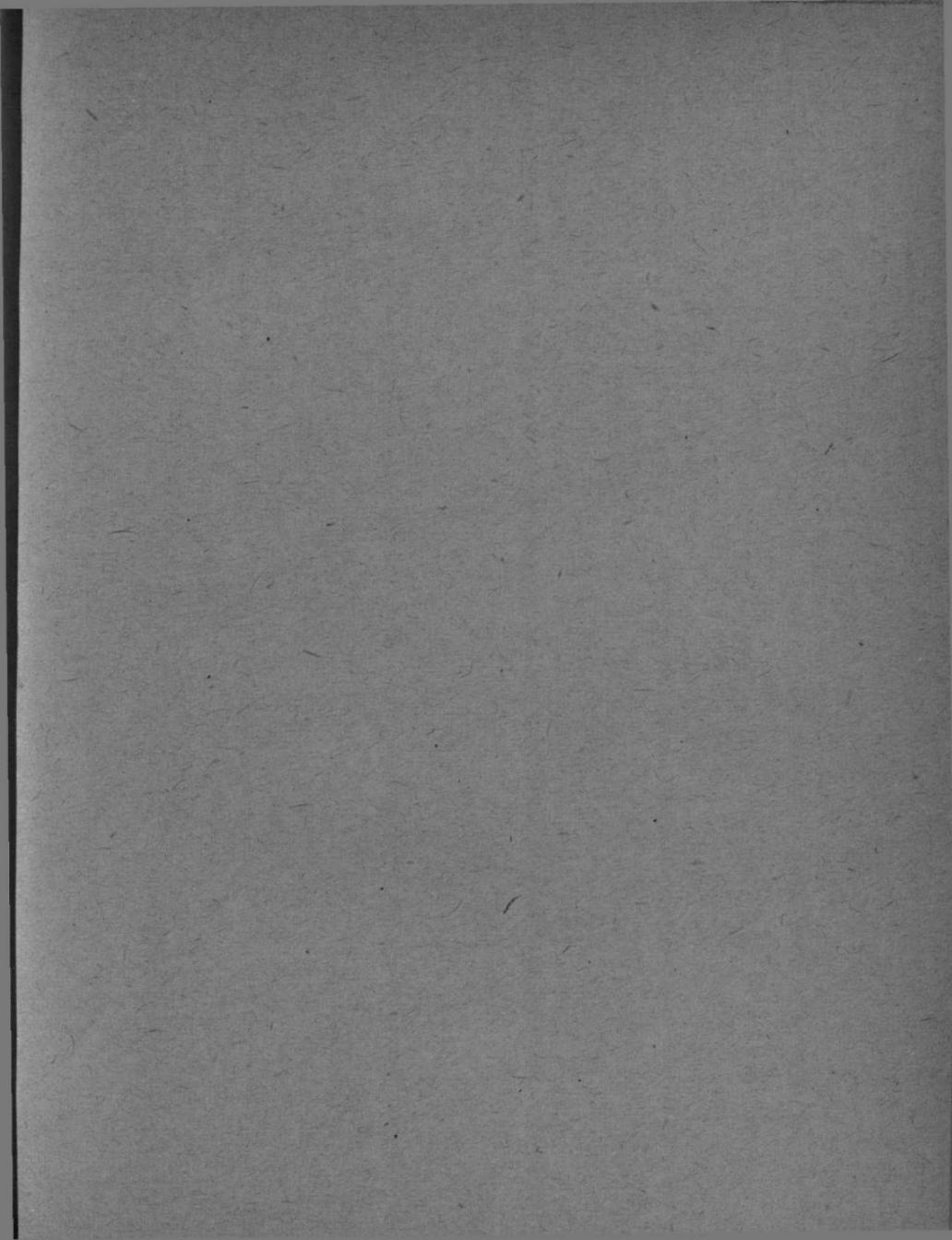
Franco CVIÉTISA. — **Les Yougoslaves.** — Deux
cartes hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . 3 fr. 60

Comte BEGOUËN. — **Chez les Yougoslaves, il y
a Trente-deux ans.** — Lettres écrites au *Journal
des Débats* en 1887-1888. Préface de M. Louis LEGER,
Membre de l'Institut. Un vol. in-16 Bossard, avec
un portrait. Prix 3 fr. 90

Gaetano SALVEMINI. — **Delenda Austria.** — Un
vol. in-16 Bossard. Prix 1 fr. 20

Stephen OSUZKY et Jules CHOPIN. — **Magyars et
Pangermanistes.** — Deux cartes hors texte.
Un vol. in-16 Bossard. Prix 3 fr. 60

Jules CHOPIN. — **Le Complot de Sarajevo.** —
Une carte. Un vol. in-16. Prix 2 fr. 40



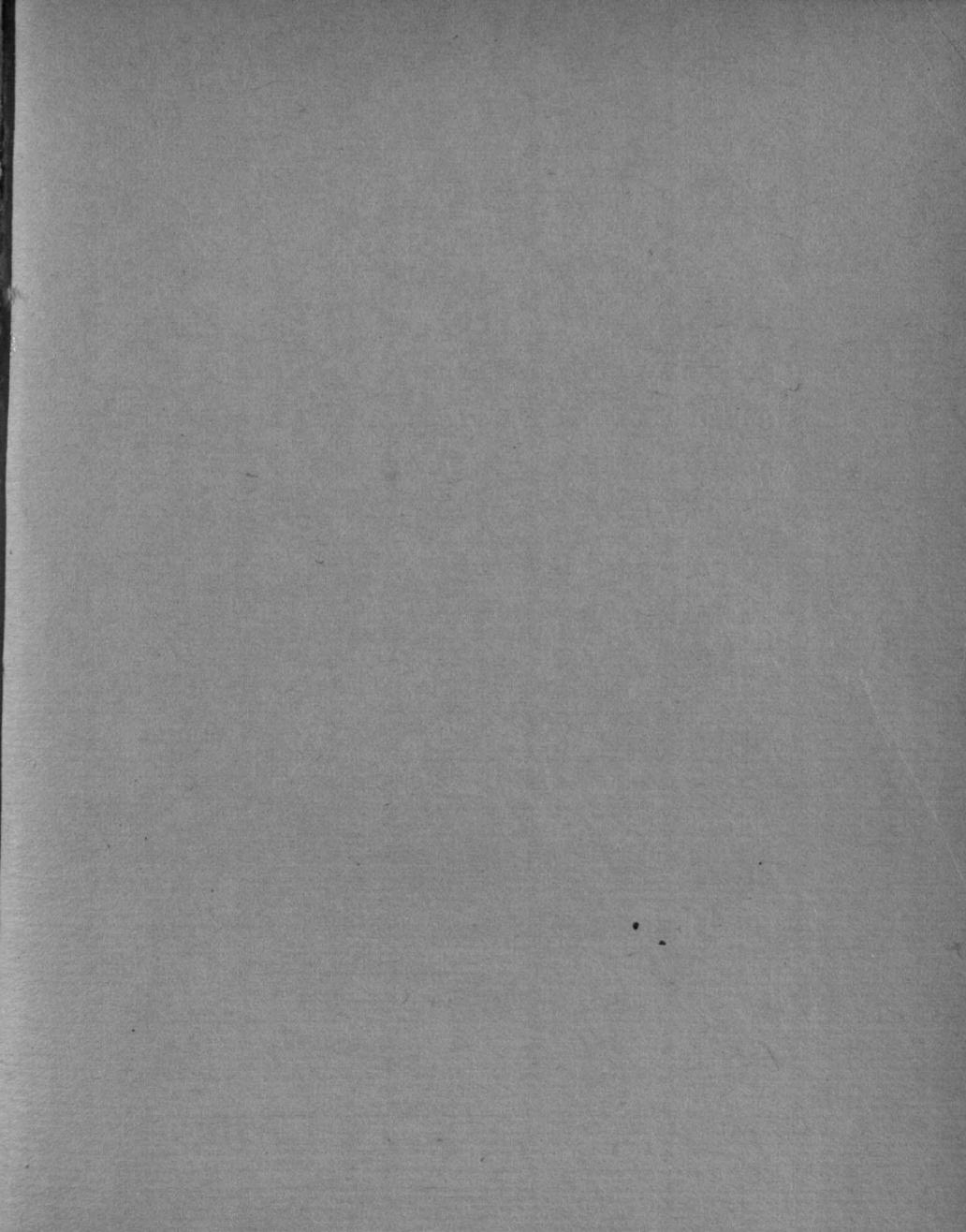




LA COOTYPOGRAPHIE
Société Ouvrière d'Imprimerie
11, Rue de Metz
COURBEVOIE (Seine)

43428

313



Collection in-16 Bossard. *Série Rouge.*

- F. JEAN-DESTHIEUX. — **L'Évolution Régionaliste.**
 Préface de M. Ch. LE GOFFIC. 4 cartes 3 fr. 90
 GONZAGUE TRUC. — **D'une organisation intellectuelle
 du pays.** Prix 2 fr. 40

Collection in-16 Bossard. *Série Bleue.*

- JEAN AJALBERT. — **L'Heure de l'Italie.** 8 planches
 hors texte 3 fr. »
 DU MÊME : **Le Maroc sans les Boches.** 1 planche hors texte,
 fleurons et culs-de-lampe dans le texte 3 fr. »
 GABRIEL ARBOUIN. — **Les Nations d'après leurs
 journaux** 2 fr. 40
 ROLAND BRÉAUTÉ. — **Un Universitaire aux
 Armées.** 4 fr. 50
 A. CHABOSEAU. — **Les Serbes et leur Épopée natio-
 nale.** Préface de M. MILENKO R. VESNITCH. Ministre du
 Royaume-Uni des Serbes Croates et Slovènes 3 fr. »
 FRANCISCO CONTRERAS. — **Les Écrivains hispano-
 américains et la Guerre Européenne** 1 fr. 50
 GASTON ESNAULT (agrégé de grammaire). **Le Poilu tel
 qu'il se parle.** Dictionnaire des termes populaires récents
 et neufs, employés aux Armées en 1914-1918, étudiés dans
 leur étymologie, leur développement et leur usage (600
 pages) 7 fr. 50
 HENRI MALO. — **Un Tour sur le Dogger Bank.** Les
 Pêches Maritimes. 8 planches hors texte. 1 plan. 3 fr. 90
 EDMOND PILON. — **Sous l'Égide de la Marne.** 32 pl.
 hors-texte. Prix 3 fr. 90
 ÉMILE RIPERT. — **Au Pays de Joffre.** 1 portr. 3 fr. »
 GONZAGUE TRUC. — **Charles Maurras et son
 Temps** 1 fr. 80
 DU MÊME : **Calliclès ou les nouveaux Barbares.** Dernier
 dialogue platonicien 1 fr. 80
 L'ABBE WETTERLÉ. — **Au service de l'Ennemi** 2 fr. 40
 GEORGES AIMEL. — **Travaillons donc à bien
 penser** 3 fr. »
 COMTE BEGOUEN. — **Chez les Yougoslaves, il y a
 32 ans.** Préf. de M. LOUIS LEGER, de l'institut. 3 fr. 60

*Les ouvrages des « Éditions Bossard » ne subissent aucune
 majoration de prix.*



